Ms. Gall.
qrt. 151

I

Εν. Αρσακείου – Τομ. Δ΄ Π. τῆ Ἐκκλησίᾳ –
Αθῆν 1895 –

Δανιὴλ ὁ προφήτης ἐκφωνήσων λόγια περὶ
τῶν ἐν Ἱερουσαλὴμ προφητευόντων
ἐν Βαβυλῶνι 1915 –

ne d'hier

1

L'Europe d'hier

et

l'Europe d'aujourd'hui.

Pr. St. Bibliothek Berlin.

Ms. Boll. 4°. 151
an. ms. 1927.96.

L'Europe d'hier et l'Europe d'aujourd'hui.

I

Voici de quelle façon était constituée l'Europe dans la première moitié du dix septième siècle, il y a un peu plus de deux cents ans.

Dix puissances de premier ordre : le Saint Siège, le Saint empire, la France, la grande Bretagne ; nous dirons tout à l'heure quelles étaient les deux autres.

Huit puissances de second ordre : Venise, les cantons Suisses, les Provinces unies, le Danemark, la Suède, la Hongrie, la Pologne, la Moscovie.

Cinq puissances de troisième ordre : la Lorraine, la Savoie, la Toscane, Gênes, Malte.

Enfin six états de quatrième ordre : Urbin, Mantoue, Modène, Lucques, Raguse, Genèves.

I

En décomposant ce groupe de vingt cinq états, et en le reconstituant selon la forme politique de chacun, on trouvait : cinq monarchies électives, le Saint Siège, le Saint Empire, les royaumes de Danemark, de Hongrie, et de Pologne ; douze monarchies héréditaires, l'Empire Turc, les royaumes de France, de Grande Bretagne, d'Espagne et de Suède, les grands duchés de Moscovie et de Toscane, les duchés de Lorraine, de Savoie, d'Urbin, de Mantoue, et de Modène ; sept républiques, les provinces unies, les treize cantons, Venise, Gênes, Lucques, Raguse et Genève ; enfin Malte qui était une sorte de République à la fois ecclesiastique et militaire, ayant un chevalier pour Evêque et pour prince, un couvent pour caserne, la mer pour champ, une île pour abri, une galère pour arme, la chrétienté pour patrie, le christianisme pour client, la guerre pour moyen, la civilisation pour but.

Dans cette énumération des Républiques nous omettons les infiniment petits du monde politique, nous ne citons ni Andore ni San Marino. L'histoire n'est pas un microscope.

Comme on vient de le voir les deux grands trônes électifs s'appelaient Saints : le Saint Siège, le Saint Empire.

La première des Républiques, Venise, était un état de second ordre. Dans Venise, le doge était considéré comme personne privée et n'avait rang que de simple duc souverain ; hors de Venise le doge était considéré comme personne publique, il représentait la République même et prenait place parmi les têtes couronnées. Il est remarquable qu'il n'y avait pas de républiques parmi les puissances de premier ordre, mais qu'il y avait deux monarchies électives, Rome et l'Empire ; il est remarquable qu'il n'y avait point de monarchies électives parmi les états de troisième et de quatrième rang, mais qu'il y avait cinq républiques : Malte, Gênes, Lucques, Ragusse, Genève.

Les cinq monarques électifs étaient tous limités, le pape par le sacré-collège et les conciles, l'empereur par les électeurs et les diètes, le roi de Danemark par les cinq ordres du Royaume, le roi de Hongrie par le palatin qui jugeait le roi lorsque le peuple s'en plaignait, le roi de Pologne par les palatins, les grands chatelains et les nonces terrestres. En effet qui dit élection dit condition.

Les douze monarchies héréditaires, les petites comme les grandes, étaient absolues, à l'exception du roi de la Grande Bretagne limité par les deux chambres du parlement et du roi de Suède dont le trône avait été électif jusqu'à Gustave Vasa, et qui était limité par les douze conseillers

par les vicomtes des territoires, et par la bourgeoisie presque souveraine de Stokholm. A ces deux princes on pourrait jusqu'à un certain point ajouter le roi de France, qui avait à compter fort rarement, il est vrai, avec les états généraux, et un peu plus souvent avec les huit grands parlements du royaume. Les deux petits parlements de Metz et de Basse Navarre ne se permettaient guère les remontrances; d'ailleurs le roi n'eût point fait état de ces jappements.

Des huit républiques, quatre étaient aristocratiques: Venise, Gênes, Ragusa et Malte, trois étaient bourgeoises: les Provinces unies, Genève et Lucques; une seule était populaire, la Suisse. Encore y estimait on fort la noblesse, et y avait il certaines villes où nul ne pouvait être magistrat s'il ne prouvait quatre quartiers.

Malte était gouvernée par un grand maître nommé à vie, assisté des huit baillis conventuels qui avaient la grand'croix et soixante écus de gages, et conseillé par les grands prieurs des vingt provinces. Venise avait un doge nommé à vie, toute la république surveillait le doge, le grand conseil surveillait la République, le sénat surveillait le grand conseil, le Conseil des dix surveillait le sénat, les trois inquisiteurs d'état surveillaient le conseil des dix, la

bouche de bronze dénonçait au besoin les inquisiteurs d'Etat. Tout magistrat vénitien avait la pâleur livide d'un espion espionné. Le doge de Gênes durait deux ans; il avait à compter avec les vingt huit familles ayant six maisons, avec le Conseil des quatre cents, le Conseil des Cent, les huit gouverneurs, le podesta étranger, les Syndics souverains, les consuls la rote, l'office de Saint Georges et l'office des quarante quatre. Les deux ans finis, on le venait chercher au palais ducal, et on le reconduisait chez lui en disant. Vostra serenità ha finito suo tempo, vostra excellenza sene vada à casa. Raguse, microcosme vénitien, espèce d'excroissance maladive de la vieille Albanie poussée sur un rocher de l'Adriatique, aussi bien nid de pirates que cité de gentils hommes, avait pour princes un recteur nommé à la fois de trois façons par le scrutin par l'acclamation et par le sort. Ce doge nain régnait un mois, avait pour tuteurs et surveillants durant son autorité de trente jours le grand conseil, composé de tous les nobles, les soixante pregadi, les onze du petit conseil, les cinq pourvoyeurs les six consuls, les cinq juges, les trois officiers de la paine, le colliège des trente, les deux camerlingues, les trois trésoriers, les six capitaines de nuit, les trois chanceliers et les comtes du dehors; et son règne fini, il recevait pour sa peine cinq ducats. Les sept provinces unies s'administraient par un stathouder

qui s'appelait Orange ou Nassau, quelquefois par deux, et par leurs états généraux où siégeaient les nobles, les hommes villes, les paysans des Ommelandes, et d'où la Hollande et la Frise en chassaient le clergé; Utrecht l'admettait. Vingt-quatre gouvernaient les dix huit cito yens du colloque, les cent soixante du grand conseil et le Commandeur de la seigneurie assisté des trois tiercers de Saint Sauveur, de Saint Paulin et de Saint martin, avait pour chef culminant un gonfalonier élu par les assesseurs. Les vingt cinq mille habitants formaient une sorte de garde nationale qui défendait et passifiait la ville; cent soldats étrangers gardaient la seigneurie. Vingt cinq sénateurs c'était tout le gouvernement de Genève. La diète générale assemblée à Berne, c'était l'autorité suprême où ressortissaient les treize cantons, régis chacun séparément par leur landamman ou leur avoyer.

Ces républiques, on le voit, étaient diverses. Le peuple n'existait pas à Malte, ne comptait pas à Venise, se faisait jour à Gênes, parlait en Hollande et régnait en Suisse. Ces deux dernières républiques, la Suisse et la Hollande, étaient des fédérations.

Ainsi, dès le commencement du dix septième siècle, dans les vingt cinq états du groupe européen,

la puissance sociale descendait déjà de nuance en nuance du sommet des nations à leur base, et avait pris et pratiqué toutes les formes que la théorie peut lui donner. Pleinement monarchique dans dix états, elle était monarchique, mais limitée, dans sept, aristocratique dans quatre, bourgeoise dans trois, pleinement populaire dans un.

Dans ce groupe construit par la Providence, la transition des états monarchiques aux états populaires était visible. C'était la Pologne, sorte d'état mi-parti, qui tenait à la fois aux royaumes par la couronne de son chef, et aux républiques par les prérogatives de ses citoyens.

Il est remarquable que dans cet arrangement de tout un monde, par je ne sais quelle loi d'équilibre mystérieux, les monarchies puissantes protégeaient des républiques faibles, et conservaient pour ainsi dire, curieusement ces échantillons de la bourgeoisie d'alors, ébauches de la démocratie future, larves informes de la liberté. — Partout la Providence a soin des germes. Le grand duc de Toscane, voisin de Gênes, eût bien voulu lui prendre la Corse; et comme Lucques était chez lui, il avait cette chétive république sous la main; mais le roi d'Espagne lui défendait de toucher à Gênes, et l'Empereur d'Allemagne lui défendait de toucher à Lucques. Ragusa

était située entre deux formidables voisins, Venise à l'occident, Constantinople à l'orient. Les Ragusains, inquiets à droite et à gauche, eurent l'idée d'offrir au grand seigneur quatorze mille sequins par an; le grand seigneur accepta, et à dater de ce jour il protégea les franchises des Ragusains. Une ville achetant de la liberté au sultan, c'est déjà un fait étrange; les résultats en étaient plus étranges encore. De temps en temps Venise rugissait vers Ragusse, le Sultan mettait le holà; la grosse république voulait dévorer la petite, un despote s'en empêchait.

Spectacle singulier! un louveteau menacé par une louve et défendu par un tigre.

Le Saint Empire, cœur de l'Europe, se composait comme l'Europe, qui semblait se refléter en lui. A l'époque où nous sommes placés, quatre vingt dix huit états entraient dans cette vaste agglomération qu'on appelait l'empire d'Allemagne, et s'étageaient sous les pieds de l'Empereur; et dans ces quatre vingt dix huit états étaient représentés, sans exception, tous les modes d'établissements politiques qui se reproduisaient en Europe sur une plus grande échelle. Il y avait les souverainetés héréditaires, au sommet desquelles se posaient un archiduché d'Autriche, et un royaume, la Bohême; les souverai-

nétés électives et viagères, parmi lesquelles les trois électorats ecclesiastiques du Rhin occupaient le premier rang; enfin il y avait les soixante dix villes libres, c'est à dire les Républiques.

L'empereur alors, comme empereur, n'avait que sept millions de rente. Il est vrai que l'extraordinaire était considérable, et que comme archiduc d'Autriche et roi de Bohême il était plus riche. Il tirait cinq millions de rente rien que de l'Alsace, de la Souabe et des grisons, où la maison d'Autriche avait sous sa juridiction quatorze communautés. Pourtant, quoique chef du corps germanique eût en apparence peu de revenu, l'empire d'Allemagne au dix septième siècle était immense. Il atteignait la mer Baltique au nord, l'océan au couchant, l'Adriatique au midi. Il touchait l'empire Ottoman de Knin à Szolnock, la Hongrie à Bossormeny, la Pologne à Munkacz à Lauenbourg, le Danemark à Rendsburg, la Hollande à Gremingue, les Flandres à Aix la Chapelle, la Suisse à Constance, la Lombardie et Venise à Rovedero, il entamait par l'Alsace la France d'aujourd'hui.

L'Italie n'était pas moins bien construite que le Saint Empire. Quand on examine, siècle par siècle, ces grandes formations historiques de

peuples et d'états, on y découvre à chaque instant mille soudures ~~et délicats~~ délicates, mille ciselures ingénieuses faites par la main d'en haut, si bien qu'on finit par admirer un continent comme une pièce d'orfèvrerie.

Moins grande et moins puissante que l'Allemagne, l'Italie, grâce à son soleil, était plus alerte, plus remuante, et en apparence plus vivace. Le réseau des intérêts y était croisé de façons à ne jamais se rompre et à ne jamais se débrouiller. De là un balancement perpétuel et admirable, une continuelle intrigue de tous contre chacun et de chacun contre tous; mouvement d'hommes et d'idées qui circulait comme la vie même dans toutes les veines de l'Italie.

Le duc de Savoie, situé dans la montagne, était fort. C'était un très grand seigneur; il était marquis de Suze, de Sèves et de Saluces, comte de Nice et de Maurienne, et il avait un million d'or de revenu. Il était l'allié des Suisses, qui désiraient un voisinage tranquille; et il était l'allié de la France qui avait besoin de ce duc pour faire frontière aux princes d'Italie et qui avait payé son amitié au prix du Marquisat de Saluces; il était l'allié de la maison d'Autriche, à laquelle il pouvait donner ou refuser le passage

dans le cas ou elle aurait voulu faire marcher ses troupes du Milanez vers les pays bas, qui ne sont du tout paisibles et branlent toujours au manche, comme disait Mazarin; enfin il était l'allié des princes d'Allemagne, à cause de la maison de Saxe dont il descendait. Ainsi crénelé dans cette quadruple alliance, il était inexpugnable; mais comme il avait trois prétentions, l'une sur Genese contre la République, l'autre sur Montferrat contre le duc de Mantoue, la troisième sur l'Achaïe contre la Sublime Porte, c'était par là que la politique le saisissait de temps en temps pour le secouer ou le retourner. Le Grand duc de Toscane avait un pays qu'on appelait l'état de Ser, une frontière de forteresses, et une frontière de montagnes, quinze cent mille écus de revenu, dix millions d'or dans son trésor, et deux millions de joyaux, cinq cents chevaux de cavalerie, trente huit mille gens de pied, douze galères, cinq galéasses, et deux galions, son arsenal à Pise, son port militaire à l'Isle d'Elbe, son four à biscuit à Livourne. Il était allié de la maison d'Autriche par mariage, et du duc de Mantoue par parenté; mais, la Corse, le brouillait avec Gênes, la question des limites avec le duc d'Urbin, moindre que lui, la jalousie avec le duc de Savoie, plus grand que lui. Le défaut de ses montagnes, c'était d'être ouvertes du côté du pape

le défaut de ses forteresses, c'était d'être des forteresses de guerre civile, plutot faites contre le peuple que contre l'étranger; le défaut de son autorité, c'était d'être assise sur trois anciennes républiques, Florence, Sienne et Pise, fondues et réduites en une monarchie. Le duc de Mantoue était Gonzague; outre Mantoue, très forte cité bâtie avant Troie, et où l'on ne peut entrer que par des ponts, il avait soixante cinq villes, cinq cent mille écus de revenu, et la meilleure cavalerie de l'Italie; mais, comme marquis de Montferrat, il sentait le poids du duc de Savoie. Le duc de Modène était Este; il avait Modène et Reggio; mais comme duc prétendant de Ferrare, il sentait le poids du pape. Le duc d'Urbin était Monte Feltro; il s'étendait sur soixante milles de longueur et sur trente cinq de largeur, il avait un peu d'Ombrie et un peu de marche, sept villes, trois cents châteaux et douze cents soldats aguerris; mais, comme voisin d'Ancône, il sentait le poids du pape, et lui payait chaque année deux mille deux cent quarante écus. Au centre même de l'Italie dans un état de forme bizarre qui coupait la presqu'île en deux comme une écharpe, résidait le pape, dont nous esquisserons peut être plus loin en détail la puissance comme prince

temporel. Le pape tenait dans sa main droite les clefs du paradis, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir sous sa main gauche la clef de l'Italie inférieure, Gaëte. Indépendamment de l'Etat de l'église, il était souverain et seigneur direct des royaumes de Naples et de Sicile, des duchés d'Urbin et de Parme, et jusqu'à Henri VIII il avait reçu l'hommage des rois bretons pour l'Angleterre et l'Irlande. Il était d'autant plus maître en Italie que Naples et Milan étaient à un roi absent. Sa grandeur morale était immense. Respecté de près, vénéré de loin, conférant sans s'amoindrir des dignités égales aux royautés, couronnant les cardinaux de cet hexamètre hautain : Principibus præstant et regibus æquiparantur, pouvant donner sans perte, récompenser sans dépense et châtier sans guerre, il gouvernait toutes les princesses de la chrétienté avec la rose d'or, qui lui revenait à deux cent trente écus, et tous les princes avec l'épée d'or, qui lui revenait à deux cent quarante; et pour faire agenouiller humblement les Empereurs d'Allemagne, les quels pouvaient mettre sur pied deux cent mille hommes, ce qui représente aujourd'hui un million de soldats, il suffisait qu'il leur montrât les bonnets et les panaches de sa garde Suisse qui lui coutait deux cents écus par an.

Au nord de l'Europe végétaient dans la pénombre polaire
leurs monarchies trop lointaines en apparence pour agiter le
centre. Pourtant, au seizième siècle, à la demande de
Henri II Christiern II roi de Danemark avait pu envoyer
en Ecosse dix mille soldats sur cent navires. La Suède avait
trente deux enseignes de sept cents hommes de pied chacune,
treize compagnies ordinaires de cavalerie, cinquante voiles
en temps de paix, soixante dix en temps de guerre, et versait
par an, sept tonnes d'or, environ cent mille thalers, au
trésor royal. La Suède parut peu brillante jusqu'au jour
où Charles XII résuma toute la lumière en un éclair éblouissant.

A cette époque, la France militaire parlait haut
en Europe; mais la France littéraire bégayait encore.
L'Angleterre, pour les nations du continent, n'était
qu'une île considérable occupée d'un commencement
obscur de troubles intérieurs. La Suisse, c'est là sa tâche
aux yeux de l'historien, vendait des armées à qui en avait
fait. Celui qui écrit ces lignes visitait il y a quelques années
l'Arsenal de Lucerne. Tout en admirant les vitraux
du seizième siècle que le Sénat lucernois, a failli dit-on,
laisser emporter par un financier étranger, moyennant
Mille francs par croisée, il arriva dans une salle où son
guide lui montra deux choses: une grossière veste de
montagnard auprès d'une pique, et une magnifique

Bouguenille rouge galonnée d'or, auprès d'une hallebarde. La grosse veste, c'était l'habit des paysans de Lempach; la bouguenille galonnée, c'était l'uniforme de la garde Suisse de l'Empereur d'Allemagne. Le visiteur s'arrêta devant cette triste et saisissante antithèse. Ce haillon populaire, cette époque impériale, ce sayon de pâtre, cette livrée de laquais, c'était toute la gloire et toute la honte d'un peuple pendues à deux clous.

Des voyageurs étrangers qui parcouraient aussi l'arsenal de Lucerne s'écrièrent en passant près de l'auteur de ce livre: que fait cette hallebarde à côté de cette pique? Il ne put s'empêcher de leur répondre: Elle fait l'histoire de la Suisse.

L'esquisse qu'on peut faire en son esprit de l'Europe à cette époque ne serait pas complète si l'on ne se figurait au nord, dans le crépuscule d'un hiver éternel, une étrange figure assise, un peu en deçà du Don, sur la frontière de l'Asie. Ce fantôme qui occupait les imaginations au dix septième siècle comme un génie, moitié Dieu, moitié prince, des mille et une nuits, s'appelait le Grand Khan de Moscovie.

Ce personnage plutôt asiatique qu'européen, plutôt fabuleux que réel, régnait sur un vaste pays périodiquement dépeuplé par les courses des Tartares. Le roi

de Pologne avait la Russie noire, c'est à dire la Terre; lui, il avait la Russie blanche, c'est à dire la Neige. On faisait cent récits et cent contes de lui dans les salons de Paris, et, tout en s'extasiant sur les sizains de Benserade à Julie d'Angennes, on se demandait pour varier la conversation, s'il était bien prouvé que le grand Khez put mettre en campagne trois cent mille chevaux. La chose paraissait chimérique, et ceux qui la déclaraient impossible, rappelaient que le roi de Pologne Etienne était entré victorieusement en Moscovie, et avait failli la conquérir avec soixante mille hommes, et qu'en 1560, le roi de Mongul était venu à Moscou avec Quatre vingt mille chevaux et l'avait brulée. Le Khez est fort riche, écrivait madame Pilou, il est seigneur et maître absolu de toutes choses, ses sujets chassent aux fourrures. Il prend pour lui les meilleures peaux et les plus chères, et le fait la portion à sa volonté. Les princes d'Europe, plus encore par curiosité que par politique, envoyaient au Khez des ambassades presque ironiques. Le roi de France hésitait à le traiter d'Altesse. C'était le temps ou l'empereur d'Allemagne ne donnait au roi de Pologne que de la sérénité, et où le marquis de Brandebourg tenait à insigne

l'honneur d'être archichambellan de l'empire. Philippe Pernistern, que l'empereur avait envoyé à Moscou pour savoir ce que c'était, était revenu épouvanté de la couronne du Knez, qui surpassait en valeur disait il, les quatre couronnes réunies du Pape, du roi de France, du roi catholique et de l'empereur. Sa robe, était toute semée de diamants, rubis, émeraudes, et autres pierres, grosses, comme des noisettes. Pernistern avait rapporté en présent à l'empereur d'Allemagne, huit quarantaines de zobels et de martres zibelines, dont chacune fut estimée à bien deux cents livres. Il ajoutait du reste que les circassiens des cinq montagnes étaient pour ce prince un grand embarras. Il estimait l'infanterie Moscovite à vingt mille hommes. Quoi qu'il en fut de ces narrations orientales, c'était une distraction pour l'Europe, occupée alors de tant de grosses guerres, d'écouter de temps en temps le petit chiquetis d'épées divertissant et lointain que faisait dans son coin le Knez de Moscovie ferraillant avec le précop, prince des Tartares.

On n'avait sur sa puissance et sa force que des idées très incertaines. Quant à lui, plus loin que le roi de Pologne, plus loin que le roi de Hongrie, magesté à tête

rase et à moustaches longues, plus loin que le grand duc de Lithuanie, prince déjà fort sauvage à voir, habillé d'une pelisse et coiffé d'un bonnet de fourrures, on l'apercevait assez nettement, immobile sur une sorte de chaire trône, entre l'image de Jésus et l'image de la Vierge, crossé, mitré, les mains pleines de bagues, vêtu d'une longue robe blanche, comme le pape, et entouré d'hommes couverts d'or de la tête aux pieds. Quand les embassadeurs européens étaient chez lui, il changeait de mitre tous les jours pour les éblouir.

Au delà de la Moscovie et du grand Knez dans plus d'éloignement et dans moins de lumière, on pouvait distinguer un pays immense, au centre duquel brillait dans l'ombre le lac de Caniche, plein de perles, et qui fourmillaient, échangeant entr'eux des monnaies d'écorce d'arbres et de coquilles de mer, des femmes fardées, habillées comme la terre non cultivée de nuit en été et de blanc en hiver, et des hommes vêtus de peaux humaines écorchées sur leurs ennemis morts. Dans l'épaisseur de ce peuple qui pratiquait fort mal une religion composée de Mahomet, de Jésus-Christ, et de Jupiter, dans la ville monstrueuse de Cambalusa, habitée par cinq mille astrologues

et gardée par une innombrable cavalerie, on entrevoyait au milieu des foudres et des vents assis, jambes croisées, sur un tapis circulaire de feutre noir, le grand Khan de Cartarie, qui répétait par intervalles d'un air terrible ces paroles gravées sur son sceau : Dieu au ciel, le grand Khan sur ~~la~~ terre.

Les oisifs parisiens racontaient du Khan, comme du Knez, force choses merveilleuses. L'Empire du Khan des Cartares avait été fondé, disait on par le maréchal Canguiste, que nous nommons aujourd'hui Gengis-Khan. L'autorité de ce maréchal était telle, qu'il fut obéi un jour par sept princes auxquels il avait commandé un jour de tuer leurs enfants. Ses successeurs n'étaient pas moindres que lui. Le nom du Grand Khan régnant était écrit au fronton de tous les temples en lettres d'or, et le dernier des titres de ce prince était âme de Dieu. Il partageait avec le grand Knez la royauté des hordes. Un jour, apprenant par les astrologues que la ville de Cambaluse devait se révolter, Cublai-Khan en fit faire une autre à côté qu'il appela Caïdu. Voilà ce que c'était que le grand Khan.

Au dix septième siècle, n'oublions pas qu'il n'y a cent ans que deux cents ans, il y avait hors d'Europe

au nord et à l'orient une série fantastique de princes prodigieux et incroyables, ébauchés dans l'ombre ; mirage étrange, fascination des poètes et des aventuriers, qui autrefois au Vieux avait fait rêver Dante, et parfois Marco Polo. Quand on allait vers ces princes, ils semblaient reculer dans les ténèbres ; mais en cherchant leur empire, on trouvait tantôt un monde, comme Colomb, tantôt une épopée comme Camoens. Vers la frontière septentrionale de l'Europe la première de ces figures extraordinaires, la plus rapprochée et la mieux éclairée, c'était le Grand duc de Lithuanie ; la deuxième, distincte encore, c'était le Grand Knez de Moscovie ; la troisième déjà confuse, c'était le grand Khan de Tartarie ; et au delà de ces trois visions le grand Schérif sur son trône d'argent, le grand Sophi sur son trône d'or, le grand Zamorin sur son trône d'airain, le grand Mogol entouré d'éléphants et de canons de bronze, le sceptre étendu sur quarante sept royaumes ; le grand Lama ; le grand Kathay, le grand Nair, de plus en plus vagues, de plus en plus étranges, de plus en plus énormes, allaient se perdant les uns derrière les autres dans les brumes profondes de l'Asie.

II

Sauf quelques détails qui viendront en leur lieu et qui ne dérangeront en rien cet ensemble, telle était l'Europe au moment que nous avons indiqué. Comme on l'a pu reconnaître, le doigt divin, qui conduit les générations de progrès en progrès, était dès lors partout visible dans la disposition intérieure et extérieure des éléments qui la constituaient, et cette ruche de royaumes et de nations était admirablement construite pour que déjà les idées y puissent aller et venir à leur aise et faire dans l'ombre la civilisation.

Ne prendre que l'ensemble, et en admettant les restrictions qui sont dans toutes les mémoires, ce travail qui est la véritable affaire du genre humain, se faisait au commencement du dix-septième siècle en Europe mieux que partout ailleurs. En ce temps on vivait, respirant le même air, et par conséquent, fut-ce à leur insu, la même pensée, se fécondant par l'observation des mêmes événements, Galilée, Grotius, Descartes, Gassendi, Harvey, Lope de Véga, Guide, Poussin, Ribera, Van Dyck, Rubens, Guillaume d'Orange, Gustave Adolphe, Wallstein, le jeune Richelieu, le jeune Rembrandt, le jeune Salvator Rosa, le jeune Milton, le jeune Corneille, et le vieux Shakspeare, chaque roi, chaque peuple, chaque homme, par la seule

pente des choses, convergeaient au même but, qui est encore aujourd'hui la fin où tendent les générations, l'amélioration générale de tout par tous, c'est à dire la civilisation même, de l'Europe, insistons sur ce point, était ce qu'elle est encore, un grand atelier où s'élaborait en commun cette grande œuvre.

Deux seuls intérêts, séparés dans un but égoïste de l'activité universelle, épiant sans cesse pour choisir leur moment le vaste atelier Européen, l'un procédant par invasion, l'autre par empiètement; l'un bruyant et terrible dans son allure, brisant de temps à autre les barrières et faisant brèche à la muraille; l'autre habile, adroit et politique, se glissant par toute porte entr'ouverte, tous deux gagnant continuellement du terrain, troublaient, pressaient entr'eux et menaçaient alors l'Europe. Ces deux intérêts ennemis d'ailleurs, se personnifiaient en deux empires, et ces deux empires étaient deux colosses.

Le premier de ces deux colosses, qui avait pris position sur un côté du continent, au fond de la Méditerranée, représentait l'esprit de guerre, de violence et de conquête: la barbarie. Le second, situé de l'autre côté, au seuil de la même mer, représentait l'esprit de commerce, de ruse et d'envahissement: la corruption. Certes, voilà bien les deux ennemis naturels de la civilisation.

Le premier de ces deux colosses s'appuyait puissamment à l'Afrique et à l'Asie. En Afrique, il avait Alger, Tunis, Tripoli de Barbarie, et l'Egypte entière d'Alexandrie à Syene, c'est à dire toute la côte depuis le Penon de Velez jusqu'à l'isthme de Suez; de là il s'enfonçait dans l'Arabie Troglodyte depuis Suez sur la mer rouge jusqu'à Suakem.

Il possédait trois des cinq tables en lesquelles Ptolemée a divisé l'Asie: la première, la quatrième et la cinquième.

Posséder la première table, c'était avoir le Pont, la Bithynie, la Phrygie, la Syrie, la Paphlagonie, la Galatie, la Pamphylie, la Cappadoce, l'Arménie mineure, la Caramanie, c'est à dire tout le Caspesus de Ptolemée, depuis Alexandrette jusqu'à Trébisonde.

Posséder la quatrième table c'était avoir Chypre, la Syrie, la Palestine, tout le rivage depuis Tyramide jusqu'à Alexandrie, l'Arabie déserte, l'Arabie pétrée, la Mésopotamie et Babylone qu'on appelait Bagadet.

Posséder la cinquième table, c'était avoir tout ce qui est compris entre deux lignes, dont l'une monte à Trébisonde au nord jusqu'à l'Hermanassa de Ptolemée et jusqu'au Bosphore Cimmérien, que les Italiens appelaient Bouche de Saint Jean; et dont l'autre entamant l'Arabie heureuse, va de Suez à l'embouchure du Caire

Outre ces trois immenses régions, il avait la grande Arménie et tout ce que Ptolémée met dans la troisième table d'Asie, jusqu'aux confins de la Perse et de la Tartarie.

Ainsi ses domaines d'Asie touchaient au Nord l'Archipel, la mer de Marmara, la mer noire, le Palus Méotide et la Sarmatie Asiatique; au levant la mer caspienne, le Tigre et le golfe persique qu'on nommait mer d'Escalif; au couchant le Golfe Arabique, qui est la mer rouge; au midi l'océan des Indes.

En Europe il avait l'Adriatique à partir de Zara au dessus de Ragusa, l'Archipel, la Propontide, la mer noire jusqu'à Caffa, en Crimée, qui est l'ancienne Théodosie; la haute Hongrie jusqu'à Buda; la Thrace, aujourd'hui la Romélie; toute la grèce, c'est à dire la Thessalie, la Macédoine, l'Epire, l'Achaïe et la Morée, presque toute l'Illyrie, la Dalmatie, la Bosnie, la Servie, la Dacie et la Bulgarie, la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie, dont les trois Vayvodes étaient à lui; tout le cours du Danube depuis Vatzen jusqu'à son embouchure.

Il possédait en rivages de mer onze mille deux cent quatre vingt milles d'Italie, et en surface de terre un million deux cent trois mille deux cent dix neuf milles carrés.

Qu'on se figure ce géant de neuf cent lieues d'envergure, et de onze cents lieues de longueur, couché sur le

ventre en travers du vieux monde, le talon gauche en Afrique, le genou droit sur l'Asie, un coude sur la Grèce, un coude sur la Thrace, l'ombre de sa tête sur l'Adriatique, l'Autriche, la Hongrie et la Pologne avançant sa face monstrueuse tantôt sur Venise, tantôt sur la Pologne, tantôt sur l'Allemagne, et regardant l'Europe.

L'autre colosse avait pour chef lieu sous le plus beau ciel du monde, une presqu'île baignée au levant par la Méditerranée, au couchant par l'océan, séparée de l'Afrique par un étroit bras de mer, et de l'Europe par une haute chaîne de montagnes. Cette presqu'île contenait dix huit royaumes, auxquels il imprimait son unité.

Il tenait Ceuta et Tanger, qui sont les verrous du détroit de Gibraltar, et, selon qu'il lui plaisait de l'ouvrir et de le fermer, il faisait de la Méditerranée une mer ou un lac. De la presqu'île il répandait ses flottes dans cette mer par vingt huit grands ports métropolitains; il en avait trente sept sur l'océan.

Il possédait en Afrique le Penon de Velez, Melilla, Oran, Marzalcabir, qui est le meilleur havre de la Méditerranée, Masagan et toute la côte depuis le cap d'Aguirra jusqu'au cap de Argafu Gardafu; en Amérique, une grande partie de la presqu'île septentrionale, la côte de Floride, la nouvelle Espagne, le Yucatan,

le Mexique, et le cap de Californie, le Chili, le Pérou, le Brésil, le Paraguay, toute la presqu'île méridionale jusqu'aux Patagons ; en Asie, Ormuz, Diu, Goa, Malacca, qui sont les quatre plus fortes places de la côte ; Daman, Bazin, Tanaa, Ciaul, le pont de Colombar ; les royaumes de Camanor, de Cochin et de Colan, avec leurs forteresses, et, calicut excepté, tout le rivage de l'océan des Indes, de Daman à Melipour.

Il avait dans la mer, et dans toutes les mers, les trois îles Baléares, les douze îles Canaries, les Açores, Santo Puerto, Madère, les sept îles du cap vert, Saint Thomas, l'île Dieu, Mozambique, la grande île de Baaren, l'île de Manar, l'île de Ceylan ; quarante des îles Philippines, dont la principale, Luzan, est longue de deux cents lieues ; Porto Rico, Cuba, Saint Domingue, les quatre cents îles Lucayes et les îles de la mer du nord dont on ne savait pas le nombre.

C'était avoir à soi toute la mer, presque toute l'Amérique, et en Afrique et en Asie, à peu près tout ce que l'autre colosse ne possédait pas.

En Europe, outre sa vaste presqu'île, centre de sa puissance et de son rayonnement, il avait la Sardaigne et la Sicile, qui sont trop des royaumes pour même être comptées que comme des îles. Il tenait

l'Italie par les deux extrémités, par le royaume de Naples, et par le duché de Milan, qui tous deux étaient à lui. Quant à la France, il la saisissait peut être plus étroitement encore, et le trois états qu'il avait sur les frontières, traçant une sorte de demi cercle, le Roussillon, la Franche Comté, et la Flandre, étaient comme son bras passé autour d'elle.

Le premier de ces deux colosses était la Turquie, le second était l'Espagne.

III

Ces deux empires inspiraient à l'Europe, l'un une profonde terreur, l'autre une profonde défiance.

Par la Turquie, c'était l'esprit de l'Asie qui se répandait sur l'Europe; par l'Espagne c'était l'esprit de l'Afrique.

L'islamisme sous Mahomet II, avait enjambé formidablement l'antique passage du Bœuf Bos-Poros, et avait insolemment planté sa queue de cheval attachée à une pique dans Sarike qui a sept collines comme Rome, et qui avait eu des églises quand Rome n'avait encore que des temples.

III

Depuis cette fatale année 1453, la Turquie, comme nous l'avons dit plus haut avait représenté en Europe la Barbarie. En effet, tout ce qu'elle touchait perdait en peu d'années la forme de la civilisation. Avec les Turcs, et en même temps qu'eux, l'incendie inextinguible et la peste perpétuelle s'étaient installés à Constantinople. Sur cette ville qu'avait dominée si longtemps la croix lumineuse de Constantin, il y avait toujours maintenant un tourbillon de flamme ou un drapeau noir.

Un de ces hasards mystérieux où l'esprit croit voir lisiblement écrits les enseignements directs de la Providence, avait donné, comme proie à ce redoutable peuple, la métropole même de la sociabilité humaine, la patrie de la pensée, la mère de la poésie, de la philosophie et de l'art, la Grèce. A l'instant même, au seul contact des Turcs, la Grèce, fille de l'Egypte, et mère de l'Italie, la Grèce était devenue barbare. Je ne sais quelle lèpre avait défiguré son peuple, son sol, ses monuments jusqu'à son admirable idiome. Une foule de consonnes farouches et de syllabes hérissées avait crû, comme la végétation d'épines et de broussailles qui obstrue les ruines, sur ses mots les plus doux, les plus sonores, les plus harmonieux, les mieux prononcés par les poëtes. Le Grec, en passant par la bouche des Turcs, en était retombé patois. Des vocables turcs, bourbe de tous les idiômes d'Asie, avaient troublé à jamais, en s'y précipitant pêle-mêle -

cette langue si transparente, si pure et si splendide, langue de cristal d'où était sortie une poésie de diamant. Les noms des villes grecques s'étaient déformés et étaient devenus hideux. Les contrées voisines sur lesquelles Hellé rayonnait jadis, avaient subi la même souillure. Argos s'était changée en Pilorquia, Delos en Dili, Didymo-Oychos en Dimotuc, Cyclopus en Echouveli, Lesbirion en Lapsa, Sagalessus en Sadjakli, Nyssa en Nous-Shehr, Morgissus en Moucious, Cybistra en Bustereh, le fleuve Acheloüs en Aspro-Potamos, et le fleuve Potetus en Pruth. N'est-ce pas avec le sentiment douloureux qu'inspirent la dégradation et la Parodie qu'on reconnait, dans Stan-ko, Cos, patrie d'Apelles et Hyppocrate, dans Pionda, Phaselis, où Alexandre fut obligé de mettre un pied dans la mer, tant le passage Pimare était étroit; dans Hesey-now, Norus, où était le trésor de Mithridate; dans Skipsilar, Scapta-Hyla, où Thucydide avait des mines d'or et écrivait son Histoire, dans Cemesnar, Comi, où fut exilé Ovide; dans Kakso, Coutousos, où fut exilé Saint Chrysostome; dans Giustendil, Justiniana, berceau de Justinien; dans Salenti, Trajanopolis, tombeau de Trajan! L'Olympe, l'Ossa, le Pénée, le Pinde s'appelaient le Beylick de Janina; un pacha accroupi sur une peau de tigre, fronçait le sourcil dans

la même montagne que Jupiter. La dérision amère qui semblait sortir des mots sortait aussi des choses : l'Etolie, cette ancienne République si puissante et si fière, formait le Despotat. Quant à la vallée de Tempé, frigida Tempé, devenue sauvage et inaccessible sous le nom de Sycostomo, pleine désormais de haine, de ronces et d'obscurité, elle s'était métamorphosée en vallée des loups.

L'idée terrible qu'éveille la barbarie faite nation, ayant des flottes et des armées, s'incarnait vivante et complète dans le Sultan des Turcs. C'est à peine si l'Europe osait regarder de loin ce prince effrayant. Les richesses du Sultan, du Turc comme on l'appelait, étaient fabuleuses ; son revenu dépassait quinze millions d'or. La Sultane, sœur de Sélim, avait deux mille cinq cents sequins d'or de rente par jour. Le Turc était le plus grand prince en cavalerie. Sans compter sa garde immédiate, les quatorze mille janissaires, qui étaient une infanterie, il entretenait constamment autour de lui, sur le pied de guerre, cinquante mille Spahis et cent cinquante mille timariots, ce qui faisait deux cent mille chevaux. Ses galères étaient innombrables. L'armée d'après Lépante, la flotte Ottomane tenait encore tête à toutes les marines réunies de la Chrétienté. Il avait de si grosse artillerie que, s'il fallait en croire les bruits populaires, le vent de ses canons ébranlait les murailles.

On se souvenait avec frayeur qu'au siège de Constantinople Mahomet II avait fait construire, en maçonnerie liée de cercles de fer, un mortier monstrueux qu'on manœuvrait sur rouleaux, que deux mille bœufs pouvaient à peine traîner, et qui inclinant sa gueule sur l'aisselle, y vomissait nuit et jour des torrents de bitume et des blocs de rochers. Les autres princes avec leurs engins et leurs bombardes semblaient peu de chose auprès de ces sauvages sultans qui versaient ainsi des torrents sur les villes. La puissance du Turc était tellement démesurée, et il savait si bien faire front de toutes parts, que tout en guerroyant contre l'Europe, Soliman avait pris à la Perse le Diarbekir, et Amurat la Médie, Sélim avait conquis sur les Mamelucks l'Egypte et la Syrie, et Amurat III avait exterminé les Géorgiens ligués avec le Sophi. Le Sultan ne mettait en communication avec les rois de la chrétienté que la porte de son palais. Il dictait de son étrier impérial les lettres qu'il leur écrivait, ou plutôt les ordres qu'il leur donnait. Quand il avait un accès de colère, il faisait casser les dents à leurs ambassadeurs à coups de poing par l'ouvreau. Sur les Turcs mêmes, l'apparition du Sultan, c'était l'épouvante. Les noms qu'ils lui donnaient exprimaient surtout l'effroi; ils l'appelaient le fils de l'esclave, et ils nommaient son palais d'été la maison du meurtrier. Ils l'annonçaient aux autres nations par des glorifications

sinistres : Où son cheval passe, disaient-ils, l'herbe ne croît plus.

Le roi des Espagnes et des indes, espèce de sultan catholique, était plus riche à lui seul que tous les princes de la chrétienté ensemble. Ne comptez que son revenu ordinaire, il tirait chaque année d'Italie et de Sicile quatre millions d'or du Portugal, quatorze millions d'or de l'Espagne, trente millions d'or de l'Amérique. Les dix-sept provinces de l'état des Pays-bas, qui comprenait alors l'Artois, le Cambrésis et les Ardennes, payaient annuellement au catholique un ordinaire de trois millions d'or. Milan était une riche proie, convoitée de toutes parts, et par conséquent malaisée à garder. Il fallait surveiller Venise, voisine jalouse ; couvrir de troupes la frontière de Savoie pour arrêter le duc, se ruant à l'improvvisa comme disait Sully ; bien armer le fort de Fuentes, pour tenir en respect les Suisses et les Grisons ; entretenir et réparer les fortes citadelles du pays, surtout Novarre, Pavie, Crémone, qui a, comme écrivait Montluc, une tour forte tout ce que peut qu'on met entre les merveilles de l'Europe. Comme Pavie était remuante, il fallait y nourrir une garnison espagnole de six cents hommes d'armes, de mille chevau-légers et de trois mille fantassins, et bien tenir en état le château de Milan, auquel on travaillait sans cesse. Milan, on le voit, coûtait fort cher ; pourtant tous frais faits, le milanez rapportait tous les ans à l'Espagne huit cent mille ducats.

Les plus petites fractions de cette énorme monarchie donnaient leur denier. Les îles Bakares versaient par an cinquante mille écus. Tout ceci, nous le répétons, n'était que le revenu ordinaire. L'extraordinaire était incalculable. Le seul produit de la Cruzade valait le revenu d'un royaume, rien qu'avec les subsides de l'Eglise le roi entretenait continuellement cent bonnes galères. Ajoutez à cela la rente des Commanderies, les caducités des états et des biens, les aleavales, les tiers, les confiscations, les dons gratuits des peuples et des feudataires. Tout les trois ans le royaume de Naples donnait douze cent mille écus d'or, et en 1615, la Castille offrait au roi qui daignait accepter quatre millions d'or payables en quatre ans.

Cette richesse se résolvait en puissance. Ce que le Sultan était par la cavalerie, le roi d'Espagne l'était par l'infanterie. On disait en Europe : Cavalerie turque, infanterie espagnole. Etre grave comme un gentilhomme diligent comme un miquelet, solide aux chocs d'escadrons, imperturbable à la mousquetade, connaître son avantage et son désavantage à la guerre, conduire silencieusement sa furie, suivre le capitaine, rester dans le rang, ne point s'égarer, ne rien oublier, ne pas disputer, se servir de toute chose, endurer le froid, le chaud, la faim, la soif, le malaise, la peine et la fatigue, marcher comme les autres combattent,

Combattre comme les autres marchent, faire de la patience
au fond de tout, et du courage la saillie de la patience :
Voila quelles étaient les qualités du fantassin espagnol.
C'était le fantassin castillan qui avait chassé les maures,
abordé l'Afrique, dompté la côte, soumis l'Ethiopie et
la Caffrerie, pris Malaca et les Iles moluques, conquis
les vieilles indes et le nouveau monde. Admirable infanterie
qui ne se brisa que le jour ou elle se heurta au grand
Condé! Après l'infanterie Espagnole, venait par ordre
d'excellence, l'infanterie Wallonne, et l'infanterie Wallonne
était aussi au roi d'Espagne. La Cavalerie qui ne le cé-
dait qu'à la Turque, était la mieux montée qui fut en Europe.
Elle avait les genets d'Espagne, les coursiers de Naples,
les chevaux de Bourgogne et de Flandre. Les arsenaux
du roi catholique regorgeaient de munitions de guerre.
Rien que dans les trois salles d'armes de Wilvorde, il y
avait des corselets pour quinze mille hommes de pied,
et des cuirasses pour dix mille cavaliers. Les forteresses
étaient sans nombre et partout, et dix d'entre elles, Collioure,
Perpignan et Valses au midi, au nord Gravelines,
Dunkerque, Hesdin, Arras, Valenciennes, Philip-
peville et Marienbourg, faisaient brèche à la France
aujourd'hui.

La plus grande puissance de l'Espagne, si —

puissante par ses forteresses, sa cavalerie et son infanterie. Ce n'était ni son infanterie, ni sa cavalerie, ni ses forteresses. C'était sa flotte. Le roi Catholique qui avait les meilleurs hommes de guerre de l'Europe, avait aussi les meilleurs hommes de mer. Aucun peuple navigateur n'égalait à cette époque les Catalans, les Biscayens, les Portugais et les Génois. Séville qui comptait alors parmi les principales villes de l'Europe (maritimes) bien que située assez avant dans les terres, et où abordaient toutes les flottes du Mexique et du Pérou, était une pépinière de matelots.

Pour nous faire une idée complète du poids qu'avait l'Espagne autrefois comme puissance maritime, nous avons voulu savoir au juste ce que c'était que la grande Armada de Philippe II, si fameuse et si peu connue, comme tant de choses fameuses. L'histoire en parle et s'en extasie; mais l'histoire, qui sait le détail et qui selon nous, a tort de le haïr, ne dit pas les chiffres. Ces chiffres, nous les avons cherchés dans l'ombre où l'histoire les avait laissés tomber; nous les avons retrouvés à grand peine, les voici. Rien, à notre sens, n'est plus instructif et plus curieux.

C'était en 1588. Le roi d'Espagne voulut en finir d'une seule fois avec les Anglais, qui déjà le harcelaient et taquinaient le colosse. Il arma une flotte. Il y avait dans cette flotte, vingt-cinq

gros vaisseaux de Séville, vingt cinq de Biscaye, cinquante petits vaisseaux de Catalogne et de Valence, cinquante barques de la côte d'Espagne, vingt chaloupes des quatre villages de la côte de Guipuscoa, cent galares de Portugal, quatorze galères et quatre galéasses de Naples, douze galères de Sicile, vingt galères d'Espagne, et trente ourques d'Allemagne ; en tout trois cent cinquante voiles manœuvrées par neuf mille marins.

On n'appréciait pas exactement cette escadre si l'on ne se rappelait ce que c'était alors qu'une galère. Une galère représentait une somme considérable. Toute la côte septentrionale d'Afrique, Alger et Tripoli exceptés, ne produisait pas au Sultan de quoi faire et maintenir deux galères.

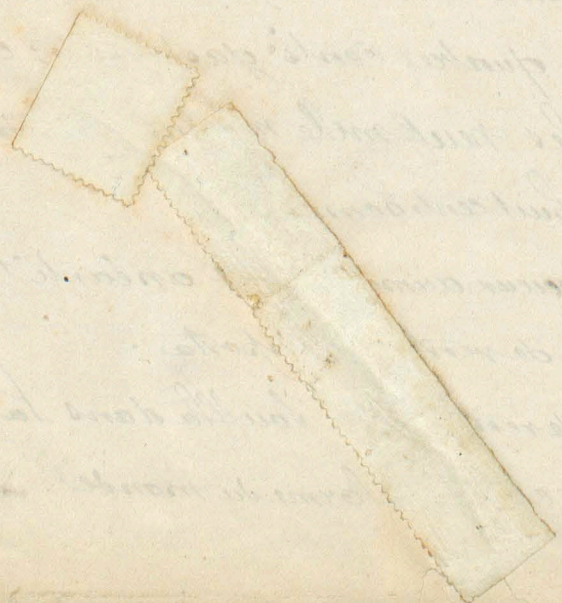
Quant à l'approvisionnement de bouche de l'Armada, il était immense. En voici le chiffre très singulier et très exact : Cent soixante sept mille cinq cents quintaux de biscuit, fournis par Murcie, Burgos, Campos, la Sicile, Naples et les îles, onze mille quintaux de chair salée, fournis par l'Estramadure, la Galilée et les Asturies ; onze mille quintaux de lard, fournis par Séville, Ronda et la Biscaye, vingt trois mille barils de poisson salé, fournis par Cadix et l'Algarve, vingt huit mille quintaux de fromage, fournis par

Mayorque, Sinegallo et le Portugal ; quatorze mille quintaux de riz, fournis par Genes et Valence ; vingt trois mille poids d'huile et de vinaigre, fournis par l'Andalousie ; le poids valait vingt cinq livres ; vingt six mille fanegues de feves, fournies par Carthagène et la Sicile ; vingt six mille poinçons de vin fournis par Malaga, Maxorella, Ceresa et Seville. Les provisions en blé, fer et toiles, venaient d'Andalousie, de Naples et de Biscaye. Le total s'en est perdu.

Ce flotte portait une armée ; vingt cinq mille espagnols, cinq mille tirés des régiments d'Italie, six mille des Canaries, des Indes et des garnisons de Portugal, le reste de recrues ; douze mille Italiens, Commandés par dix mestres de camp ; vingt cinq mille allemands, douze cents chevau-legers de Castille, deux cents de la cote et deux cents de la frontière, C'est à dire seize cents cavaliers, trois mille huit cents canonniers et quatre cents gastadours ; ce qui en y comprenant les neuf mille marins, faisait en tout soixante seize mille huit cents hommes.

Ce monstrueux armement fut anéanti par l'Angleterre. Un coup de vent l'emporta.

Ce coup de vent qui souffla dans la nuit du 2. 7bre 1588, a changé la forme du monde.



Outre ses forces visibles, l'Espagne avait ses forces occultes. Certes, sa surface était grande, mais sa profondeur était immense. Elle avait partout sous terre des galeries, des tapes, des mines et des contre mines, des fils cachés, des ramifications inconnues, des ruines inattendues. Plus tard, quand Richelieu commença à donner des coups de bêche dans le vieux sol Européen, il était surpris à chaque instant de sentir rebrousser sa bêche et de rencontrer l'Espagne. Ce qu'on voyait d'elle au grand jour était loin; ce qu'on ne voyait pas pénétrait plus avant encore. On pouvait dire que dans les affaires de l'Univers à cette époque il y avait encore plus d'Espagne en dessous qu'en dessus.

Elle tenait aux princes d'Italie par les mariages: Autriche, Nube; aux républiques marchandes par le commerce: au pape par la religion, par je ne sais pas de plus catholique que Rome même; au monde entier, par l'or dont elle avait la clef, l'Amérique était le coffre fort, l'Espagne était le caissier. Comme maison d'autriche, elle dominait pompeusement l'Allemagne, et la menait sourdement. L'Allemagne, dans les mille ans de son histoire moderne, a été possédée une fois par le génie de la France, sous Charlemagne, et une fois par le

Génie de l'Espagne sous Charles Quint. Seulement Charles Quint mort, l'Espagne n'avait pas lâché l'Allemagne.

Comme on voit, l'Espagne avec quelque chose de plus puissant encore que sa puissance, c'était la politique. La puissance est le bras, la politique est la main.

L'Europe on le conçoit, était mal à l'aise entre ces deux empires gigantesques, qui pesaient sur elle du poids de deux mondes. Comprimée par l'Espagne à l'occident, et par la Turquie à l'orient, chaque jour elle semblait se rétrécir; et sa frontière Européenne lentement repoussée reculait vers le centre. La moitié de la Pologne, et la moitié de la Hongrie étaient déjà envahies, et c'est à peine si Varsovie et Buda étaient en deça de la Barbarie. L'ordre méditerranéen de Saint Jean de Jérusalem avait été refoulé sous Charles Quint de Rhodes à Malte. Gênes dont la domination atteignait jadis le Tanaïs; Gênes qui autrefois possédait Chypre, Lesbos, Chio, Péra, et un morceau de la Thrace, et à laquelle l'empereur d'Orient avec dome Mitylène, avait successivement lâché pied devant les Turcs de position en position, et se voyait maintenant acculée à la Corse.

L'Europe résistait pourtant aux deux états envahisseurs. Elle luttait contre eux toutes ses forces pour employer l'énergique langue de Sully et de Montbrun

La France, l'Angleterre et la Hollande se roidissaient contre l'Espagne; le Saint Empire aidé par la Pologne, la Hongrie, Venise, Rome et Malte, luttait contre les Turcs.

Le roi de Pologne était pauvre, quoi qu'il fut plus riche que s'il eût été roi d'un des trois royaumes d'Ecosse, de Sardaigne ou de Navarre, lesquels ne rapportaient pas cent mille écus de rente; il avait six cent mille écus paran, et la Lithuanie le défrayait. Excepté quelques régiments Suisses et Allemands, il n'entretenait pas d'infanterie, mais sa cavalerie composée de cent mille combattants polonais et de soixante dix mille lithuaniens, était excellente. Cette cavalerie, protégeant une vaste frontière, avait cela d'efficace pour défendre contre les hordes du sultan l'immense et tremblant troupeau des nations civilisées, qu'elle était organisée à la turque, et que, sauvage, farouche et violente dans son allure, elle ressemblait à la cavalerie Ottomane comme le chien-loup ressemble au loup. L'empereur couvrait le reste de la frontière de terre de Kmin, sur Adriatique, à Szolnock, près du Danube, avec vingt mille lansquenets, dépense insuffisante en temps de guerre, qui fatiguait l'empire en temps de paix. Venise et Malte couvraient la mer.

Nous ne mentionnons plus Gênes qu'en passant. Gênes, trop depuis humiliée, surveillait sa rivière avec quatre galères, en laissait pourrir vingt-cinq dans son arsenal, se risquait peu au dehors et s'abritait sous le roi d'Espagne.

Malte avait trois cuirasses : ses forteresses, ses navires et la valeur de ses chevaliers. Ces braves gentilshommes, soumis dans Malte à des règles somptuaires tellement sévères que le plus qualifié d'entr'eux ne pouvait se faire faire un habit neuf sans la permission du bailli drapier, se vengeaient de ces contraintes claustrales par un débordement de bravoure inouï, et, brebis dans l'île, devenaient lions sur mer. Une galère de Malte, qui ne portait jamais plus de seize canons et de cinq cents combattants, attaquait sans hésiter trois galions turcs.

Venise opulente et hardie, appuyée sur sept villes fortes qui étaient à elle en Lombardie et dans la Marche, maîtresse du Frioul et de l'Istrie, maîtresse de l'Adriatique, dont la garde lui coûtait cinq mille ducats par an, bloquant les uscoques avec cinq fustes toujours armées, fièrement installée à Corfou, à Zante, à Céphalonie, dans toutes les îles de la côte depuis Vara jusqu'à Crigo, entretenant

perpétuellement sur pied de guerre vingt cinq mille cernides, trente cinq mille lansquenets suisses et grisons, quinze cents lances, mille chevau légers lombards et trois mille stradiots dalmates, Venise faisait résolument obstack au Sultan, même lors qu'elle eût perdu Andro et Paros qu'elle avait dans l'Archipel, elle garda Candie; et là, debout sur ce magnifique barrage naturel qui clot la mer égée, fermant aux Turcs la sortie de l'Archipel et l'entrée de la Méditerranée, elle tint en échec la barbarie.

Le service de mer à Venise impliquait noblesse. Tous les capitaines et les surcomites des navires étaient nobles vénitiens. La république avait toujours en mer quarantes galères, dont vingt grosses. Elle avait dans son admirable arsenal, unique au monde, deux cents galères, des ouvriers capables de mettre hors du port trente vaisseaux en dix jours, et un armement suffisant pour toutes les marines de la terre.

Le Saint Siege était d'un grand secours. Rien n'est plus curieux que de rechercher aujourd'hui quel prime temporel, quelle puissance politique et militaire il y avait alors dans le pape, si haut situé comme prince spirituel. Rome, qui avait autrefois cinquante milles d'enceinte, n'en avait

plus que seize ; ses portes divisées autrefois en quatorze régions, étaient réduites à treize ; elle avait subi sept grands pillages historiques ; mais, quoique violée — elle était restée sainte ; quoique démantelée, elle était restée forte. Rome, s'il nous est permis de rappeler ce que nous avons dit d'ailleurs, sera toujours Rome.

Le pape tenait une des marches d'Italie, Ancône, et l'un des quatre duchés lombards, Spolette ; il avait Ancône, Comachio et les bouches du Pô sur le golfe de Venise, Civita Vecchia sur la mer Tyrrhène. — L'état de l'Église comprenait la campagne de Rome et le Patrimoine de Saint Pierre, la Sabine, l'Ombrie, c'est-à-dire toute l'ombre de l'Apennin, la marche d'Ancône, la Romagne, le duché de Ferrare, le pays de Pérouse, le Bolonais et un peu de Toscane ; — une ville du premier ordre, Rome ; une du second — Bologne ; huit du troisième, Ferrare, Pérouse, — Ascoli, Ancône, Forli, Ravenne, Fermo et Viterbe, quarante cinq places de tout rang, parmi lesquelles — Rimini, Cesena, Faënza et Spolette ; cinquante évêchés et un million et demi d'habitants. En outre, le saint père possédait en France le comtat Venaissin, qui avait pour cœur le redoutable palais forteresse d'Avignon. — L'état romain, vu sur une carte, présentait la forme

qu'il a encore, d'une figure assise dans la grave posture des dieux d'Egypte, avec l'Abruzze pour chaise, — Modène et la Lombardie sur sa tête, la Toscane sur sa poitrine, la Terre de Labeur sous ses pieds, adossée à l'Adriatique et ayant la Méditerranée jusqu'aux genoux. Le souverain pontife était riche. Il semait des indulgences et moissonnait des ducats. Il lui suffisait de donner une signature pour faire contribuer le monde. Tant que j'aurai une plume, disait Sixte-Quint j'aurai de l'argent. Propos de Pape ou de grand écrivain. En effet, Sixte Quint qui était un pape lettré, artiste et intelligent, n'hésitant devant aucune dépense royale, mit en cinq ans quatre millions d'or en réserve au château Saint Ange. Avec les contributions de tous les fidèles de l'univers, le Saint père se donnait une bonne armée, vingt cinq mille hommes dans la Marche et la Romagne, vingt cinq mille hommes dans la Campagne, et le patrimoine; la moitié aux frontières, la moitié sous Rome. Au besoin, il grossissait cet armement. Grégoire VII et Alexandre III, tinrent tête à des princes qui disposaient des forces de l'empire à son apogée dans leur temps, jointes aux troupes des Deux Siciles. Un jour le duc de Ferrare, le permit d'aller faire du sel à Comachio. Le Saint-père nous citons ici deux

lignes d'une lettre de Mazarin, avec ses raisons et une armée qu'il lera, amena le duc au repentir, et lui prit son état. Voila ce que c'était que les soldats du pape. Cette milice faisait admirablement respecter l'état Romain. Ajoutez à cela l'Ombrie, grande forteresse naturelle où Annibal s'est rebroussé, et pour côtes, au nord comme au midi, les rivages les plus battus des vents de toute l'Italie. Aucune descente possible. Le pape sur les deux mers, était gardé et défendu par la tempête.

Posé et assuré de cette façon, il coopérait au grand et perpétuel combat contre le turc. Aujourd'hui le Saint père envoie des Camées au pacha d'Egypte et le promène sur le bateau à vapeur Mahmoudieh. - Fait inouï et qui montre brusquement, quand on y réfléchit, le prodigieux changement des choses : le pape assis paisiblement dans cette invention des Huguenots baptisé d'un nom turc ! - Dans ce temps là, il remplissait noblement son office de pape et envoyait les galères mitrées d'une tiare à Lépante. Dès que les croissants et les turbans surgissaient, il n'avait plus rien à lui, ni un soldat, ni un écu ; il contribuait à son tour. Ainsi dans l'occasion, ce que les chrétiens avaient donné au pape, le pape le rendait à la chrétienté. Dans la ligue de 1542 contre les Ottomans, Paul III envoya à -

Charles Martel vint douze mille fantassins et cinq cents chevaux. A la fin du seizième siècle, en 1588, un orage avait sauvé l'Angleterre de l'Espagne; à la fin du dix septième, en 1683, Sobieski sauva l'Allemagne de la Turquie. Sauver l'Angleterre, c'était sauver l'Angleterre; — sauver l'Allemagne, c'était sauver l'Europe. On pouvait dire qu'en cette mémorable conjoncture la Pologne fit l'office de la France. Jusqu'alors c'était toujours la France que la barbarie avait rencontrée, — c'était toujours devant la France qu'elle s'était dessaisie. En 496 venant du nord, elle s'était brisée à Clovis; en 732, venant du midi, elle s'était brisée à Charles Martel.

Cependant, ni l'invincible Armada vaincue par Dieu, ni Kara Mustapha battu par Sobieski, ne rassuraient pleinement l'Europe. L'Espagne et la Turquie étaient toujours debout, et le dix septième siècle croyait les voir grandir indéfiniment, de plus en plus redoutables, et de plus en plus menaçantes dans un terrible et prochain avenir. La politique, cette science conjecturale comme la médecine, n'avait alors pas d'autre prévision. A peine se tranquillisait-on un peu par moments en songeant que les deux colosses se rencontraient sur la mer rouge et se heurtaient en Asie.

Le choc dans l'Arabie heureuse, si lointain

et si indicible, ne diminuait pas aux yeux des penseurs les fatales chances qui s'amoncelaient sur la civilisation. A l'époque dont nous venons d'esquisser le tableau, l'anxiété était au comble. Un écrit intitulé : Les forces du roy d'Espagne, imprimé à Paris en 1627, avec privilège du roi et gravures d'Isac Jaspar, dit : "L'ambition de ce roy seroit de posséder toute chose. Ses flottes qui "vont et viennent bridant l'Angleterre et empeschant "les navires des austres estats de courir à leur fantaisie." Dans un autre écrit publié vers la même époque — et qui a pour titre : Discours sommaire de l'estat du Turc, nous lisons : "Il (le turc) donne avec beaucoup "de sujet l'alarme à la chrestienté, vu qu'il a tant de "moyens de faire une grosse armée en la tenant sur les "pays qu'il possède. Il faudroit manquer du tout de "jugement pour estre sans appréhension d'un tel déluge."

IV

Aujourd'hui par la force mystérieuse des choses, la Turquie est tombée, l'Espagne est tombée.

A l'heure où nous parlons, les assignats, cette vieille vermine des vieilles Sociétés pourries,

dévorent l'empire turc.

Depuis longtemps déjà, une autre nation a — Gibraltar, comme le sauvage qui cloue à son manteau l'ongle du lion mort.

Ainsi, en moins de deux cents ans, les deux colosses qui épouvantaient nos pères se sont évanouis.

L'Europe est elle déchirée? Non.

Comme au dix septième siècle, un double péril la menace. Les hommes passent, mais l'homme reste; les empires tombent, les égoïsmes se réforment. Or, à l'instant où nous sommes, de même qu'il y a deux cents ans, deux immenses égoïsmes pressent l'Europe et la convoitent. L'esprit de guerre, de violence et de conquête est encore debout à l'Orient; l'esprit de commerce, de ruse et d'aventure est encore debout à l'occident. Les deux géants se sont un peu déplacés et sont remontés vers le nord, comme pour saisir le continent de plus haut.

A la Turquie, a succédé la Russie; — à l'Espagne a succédé l'Angleterre.

Coupez par la pensée, sur le globe du monde, un segment qui, tournant autour du pôle, se développe au cap nord européen, au cap nord Asiatique, de Corée au Kamtchatka, de Varsovie, au golfe-

d'Anadyr, de la mer noire à la mer d'Okhotsk, et qui au couchant, entamant la Suède, bordant la Baltique, dévorant la Pologne, au midi, ébranchant la Turquie, absorbant le Caucase et la mer Caspienne, envahissant la Perse, suivant la longue chaîne qui commence aux monts Ourals et finit au cap Oriental, côtoie le Turkestan et la Chine, bouche le Japon par le cap Lopatka, et, parti du milieu de l'Europe, aille au détroit de Behring toucher l'Amérique à travers l'Asie; autre la Pologne, jetez pêle-mêle dans ce monstrueux segment la Crimée, la Géorgie, le Chirvan, l'Imiretée, l'Abascie, l'Arménie et la Sibérie; groupez à l'entour des villes de la nouvelle Zemble, Spitzberg, Vaigatz et Kalgouef, Mans, Dago, et Oesel, Clarke, Saint Mathieu, Saint Paul, Saint Georges, les Aleutiennes, Kodiak, Sitka et l'archipel du prince de Galles; dispersez dans cet espace immense soixante millions d'hommes, vous aurez la Russie.

La Russie a deux capitales: l'une coquette, élégante, encombrée des énormes colifichets du goût Pompadour qui s'y sont faits palais et cathédrales, parée de marbre blanc, bâtie d'hier, habitée par la Cour, épousée par l'empereur; l'autre chargée de coupoles de cuivre et de minarets d'étain, sombre,

immémoriale et répudiée. La première, Saint-Petersbourg, représente l'Europe; la seconde, Moscou, représente l'Asie. Comme l'aigle d'Allemagne, l'aigle de Russie a deux têtes.

La Russie peut mettre sur pied une armée de Onze cent mille hommes.

Le débordement possible des Russes fait réparer la muraille de Chine et bâtir la muraille de Paris.

Ce qui était le grand Knez de Moscovie, c'est à présent l'empereur de Russie. Comparez les deux figures, et mesurez les pas que Dieu fait faire à l'homme.

Le Knez s'est fait tzar, le tzar s'est fait czar, le czar s'est fait empereur. Ces transformations, disons-le, sont de véritables avatars. De chaque peau qu'il dépouille, le prince moscovite devient de plus en plus semblable à l'Europe, c'est à dire à la civilisation.

Pourtant, que l'Europe ne l'oublie pas, ressembler ce n'est pas s'identifier.

L'Angleterre a l'Ecosse et l'Irlande, les Hébrides et les Orcades, avec le groupe des îles Schetland, elle sépare le Danemark des îles Féroë et de l'Islande, ferme la mer du nord et observe la Suède.

avec Jersey et Guernesey, et ferme la Manche et observe la France. Puis elle part, elle tourne autour de la ~~France~~ Péninsule, pose son influence sur le Portugal et son talon sur Gibraltar, et entre dans la Méditerranée après en avoir pris la clef. Elle enjambe les Baléares, la Corse, la Sardaigne et la Sicile, là elle s'arrête, trouve Malte, et s'y installe entre la Sicile et Tunis, entre l'Italie et l'Afrique; de Malte elle gagne Corfou, d'où elle surveille la Tourquie en fermant la mer Adriatique; Sainte Maure, Céphalonie et Zante, d'où elle surveille la Morée en dominant la mer Ionienne; Cérigo, d'où elle surveille Candie en bloquant l'Archipel. Ici il faut rebrousser chemin: l'Egypte barre le passage, l'Isthme de Suez n'est pas encore coupé; elle revient sur ses pas et rentre dans l'océan. Elle a tourné l'Espagne, cette petite presqu'île; elle va tourner l'Afrique cette presqu'île énorme. Le trajet est malaisé sur cette plage ou un océan de sable se mêle au grand océan des flots. Comme un homme qui traverse un gué avec précaution de pierre en pierre, elle a des repos marqués par tous les pas qu'elle fait. Elle met d'abord le pied à Saint Louis, à l'embouchure de la Gambie, d'où elle épie le Sénégal Français. Son second pas s'imprime sur la côte, à Cacheo, le troisième à

Sierra Leone, le quatrième au cap Corse. Puis elle se risque dans l'océan atlantique, et réunit sous son pavillon l'Ascension, Sainte Hélène et Fernando Po, triangle d'îles qui entre profondément dans le golfe de Guinée. Ainsi appuyée, elle atteint le cap et s'empare de la pointe d'Afrique, comme elle s'est emparée à Gibraltar de la pointe d'Europe. Du Cap, elle remonte au Nord, de l'autre côté de la presqu'île africaine, aborde les Mascareithas, l'île de France et Port Louis, d'où elle tient en respect Madagascar, et s'établit aux îles Seychelles, d'où elle commande toute la côte du cap Delgado, au cap Gardafui. Ici il n'y a plus que la mer rouge qui la sépare de la Méditerranée et de l'Archipel; elle a fait le tour de l'Afrique; elle est presque revenue au point d'où elle était partie. Voici la mer des Indes, voilà l'Asie.

L'Angleterre entre en Asie; des Seychelles aux Laquedives il n'y a qu'un pas, elle prend les Laquedives; après quoi elle étend la main et saisit l'Hindoustan, tout l'Hindoustan, Calcutta, Madras et Bombay, ces trois provinces de la compagnie des Indes, grandes comme des empires, et sept royaumes: Népaul, Oude, Barode, Nayssour

Nizam, Maïssour et Travancore. Là elle touche à la Russie; le Turkestan chinois seul l'en sépare. — Maîtresse du golfe d'Oman, que borde l'immense côte qu'elle possède de Haydérabad à Trivandéram, elle atteint la Perse et la Turquie par le golfe persique, qu'elle peut fermer, et l'Egypte par la mer rouge qu'elle peut bloquer également. L'Hindoustan lui donne Ceylan. De Ceylan elle se glisse entre les îles Nicobar et les îles Andamans, prend terre sur la longue côte des Monts Mogs, dans l'Indo-Chine, et la voilà qui tient le golfe du Bengale. Tenir le golfe du Bengale, c'est faire la loi à l'empire des Birmans. Les Monts Mogs lui ouvrent la presqu'île de Malacca; elle s'y étend et s'y consolide. De Malacca elle observe Sumatra, des îles Singapour, elle observe Bornéo. De cette façon, possédant le cap Romania et le cap Comorin, elle a les deux grandes pointes d'Asie, comme elle a la pointe d'Europe, comme elle a la pointe d'Afrique.

A l'heure où nous sommes, elle attaque la Chine de vive force après avoir essayé de l'empoisonner, ou du moins de l'endormir.

Ce n'est pas tout; il reste deux mondes, la Nouvelle-Hollande et l'Amérique, elle les saisit.

De Malaua, elle traverse le groupe inextricable des îles de la Sonde, cette conquête de la vieille navigation hollandaise, et s'empare de la nouvelle Hollande tout entière, terre vierge qu'elle féconde avec des forçats et qu'elle garde jalousement, crénelée dans les îles Bathurst au nord, et dans l'île de Diémen au sud, comme dans deux forteresses.

Puis elle suit un moment la route de Cook, laisse à sa gauche les six archipels de l'Océanie, louvoie, devant la longue muraille des Cordillières et des Andes, double le cap Horn, remonte les côtes de la Patagonie et du Brésil, et prend terre enfin sous l'équateur au sommet de l'Amérique méridionale à Stabrock, où elle crée la Guyanne Anglaise. Un pas, et elle est maîtresse des îles du vent, ce cromlech d'îles qui clôt la mer des Antilles; un autre pas, et elle est maîtresse des îles Lucayes, longue barricade qui ferme le golfe du Mexique. Il y a vingt-quatre petites Antilles, elle en prend douze, il y a quatre grandes Antilles, Cuba, Saint Domingue, la Jamaïque et Porto Rico, elle se contente d'une, la Jamaïque, d'où elle gêne les trois autres. Ensuite au milieu même de l'isthme de Panama, à l'entrée du golfe d'Honduras, elle découpe en terre ferme un morceau du Yucatan,

et y pose son établissement de Balize, comme une vedette entre les deux Amériques. Là, pourtant, le Mexique la tient en echec, et, au delà du Mexique, les Etats Unis — cette colonie dont la nationalité est un affront pour elle. Elle se rembarque, et des îles Lucayes, s'appuyant sur les Bermudes où elle plante son pavillon, elle atteint terreneuve, cette île qui, vue à vol d'oiseau, a la forme d'un chameau agenouillé sur l'océan et levant sa tête vers le pôle. Terreneuve, c'est la station de son dernier effort. Il est gigantesque. Elle allonge le bras et s'approprie d'un coup tout le nord de l'Amérique, de l'océan — Atlantique, au grand océan, les îles de la Nouvelle Ecosse, le Canada, et le Labrador, la baie d'Hudson et la mer de Baffin, le nouveau Norfolk, la nouvelle Calédonie et les Archipels de Quadra et de Vancouver, les Iroquois, les Algonquins, les Eskimaux, les Kristinaux, les Hollongis, et, au moment de saisir les — Onga-Pacmioutis et les Kitégues, elle s'arrête tout à coup : la Russie est là. Où l'Angleterre est venue par mer, la Russie est venue par terre, car le détroit de Behring ne compte pas, et là, sous le cercle polaire, parmi les sauvages hideux et effarés, dans les neiges et les banquises, à la réverbération des — glaces éternelles, à la lueur des aurores boréales —

les deux colosses se rencontrent et se reconnaissent.

Récapitulons : l'Angleterre tient les six plus grands golfes du monde, qui sont les golfes de Guinée, d'Oman, de Bengale, du Mexique de Baffin et d'Hudson ; elle ouvre ou ferme à son gré neuf mers, la mer du nord, la Manche, la Méditerranée, l'Adriatique, la mer Ionienne, la mer de l'Archipel, le Golfe Persique, la mer rouge, la mer des Antilles. Elle possède en Amérique un empire, la Nouvelle Bretagne, en Asie un empire, l'Hindoustan, et dans le grand Océan, un monde, la Nouvelle Hollande.

En outre elle a d'innombrables îles qui sont, sur toutes les mers, et sur tous les continents, comme des vaisseaux en station et à l'ancre, et avec lesquelles, île et navire elle même, embossée devant l'Europe, elle communique pour ainsi dire sans solution de continuité, par ses innombrables vaisseaux, îles flottantes.

Le peuple d'Angleterre n'est pas pour lui même un peuple souverain, mais il est pour d'autres nations un peuple suzerain. Il gouverne féodalement deux millions trois cent soixante dix mille écossais, huit millions deux cent quatre vingt dix mille Flandais, deux cent quarante quatre mille Africains, soixante mille Australiens, un million six cent mille Américains

et cent vingt-quatre millions d'Asiatiques, c'est à dire que quatorze millions d'Anglais possèdent sur la terre cent trente-sept millions d'hommes.

Tous les lieux que nous avons nommés dans les quelques pages qu'on vient de lire sont les points d'attache de l'immense filet où l'Angleterre a pris le monde.

V

Voici ce qui a perdu la Turquie :

Premièrement : l'immensité du territoire formé d'états juxtaposés et non cimentés. Le ciment des nations, c'est une pensée commune. Des peuples ne peuvent adhérer entr'eux s'ils n'ont une même langue dont les mots circulent comme la monnaie de l'esprit de tous possédée tour à tour par chacun. Or, ce qui fait circuler la langue, ce qui imprime une effigie sur mots, ce qui crée la pensée commune, c'est avant tout l'art, la poésie, la littérature, humaniores litteræ. Point d'art, ni de lettres en Turquie, donc point de langue circulant de peuple à peuple, point de pensée commune, point d'unité. Ici on parlait latin, là grec, ailleurs slave, plus loin arabe, persan ou hindou. Ce n'était pas un empire, c'était un bloc taillé par le

marbre, un composé hybride de nations qui se touchaient, mais qui ne se pénétraient pas. Ajoutez à cela des déserts faits, tantôt par la conquête, tantôt par le climat, immenses solitudes que la sève sociale ne pouvait traverser.

Deuxièmement, le despotisme du prince. Le Sultan était tout ensemble pontife et empereur, souverain temporel et souverain spirituel, chef politique, chef militaire, et chef religieux. Ses sujets lui appartenaient, biens, corps et esprit, d'une façon absolue et terrible, comme la chose et plus que sa chose. Il pouvait les condamner et les damner. Sultan, il avait leur vie; commandeur des croyants, il avait leur âme. Or, malheur à l'individu qui est en même temps ordinaire comme homme et extraordinaire comme prince! Trop de pouvoir est mauvais à l'homme. Être prêtre, être roi, être Dieu, c'est trop. Le bourdonnement confus de toutes les volontés éveillées qui demandent à être satisfaites à la fois, assourdit le pauvre cerveau de celui qui peut tout, étourdit son intelligence, dérange la génération de sa pensée et le rend fou. On pourrait dire et démontrer, preuves en main, que la plupart des empereurs romains et des sultans ont été dans une situation délirante particulière. Sans doute il faut admettre, et l'histoire enregistre par intervalles, l'admirable accident d'un despote illustre, intelligent et supérieur, mais en général et presque toujours le sultan est vulgaire.

De là des désordres sans nombre, l'effroyable oscillation

D'une volonté suprême qui heurte et brise tout, au hasard dans l'état. Le despotisme utile, expédient, inspirateur, parfois nécessaire, pour les hommes de génie, effare et trouble l'homme ~~vérace~~ médiocre. Le vin des forts est le poison des faibles.

Troisièmement, les révolutions de sérail, les conspirations de palais, le despote étranglant ses frères, les frères empoisonnant ou égorgeant le despote; la défiance du père au fils et du fils au père; le soupçon dans le foyer, la haine dans l'alcôve, des maladies inconnues, des fièvres sus-sectes, des morts obscures; l'éternel complot des grands, toujours placés entre une ascension sans terme et une chute sans fond; l'émeute et le bouillonnement des petits, toujours malheureux, toujours irrités; la terreur dans la famille impériale, le tremblement dans l'empire; faits graves, tristes et permanents qui découlent du despotisme.

Quatrièmement, un gouvernement mauvais, à la fois dur et mou, lequel sort en chancelant de ce despote qui ne pense jamais et de ce palais qui tremble toujours, pouvoir sans cohésion superposé à un état sans unité. Les populations de cet empire à demi barbare sont dans l'ombre; d'elles mêmes et d'autrui, de leurs intérêts, de leur avenir, elles distinguent et savent peu de chose; le gouvernement qui devrait les guider et qui s'y hasarde en effet, ignore presque tout et méconnait le reste.

Or, pour le gouvernement et pour les individus méconnaître est pire qu'ignorer. Où va cette nation forte, puissante, exubérante, redoutable, mais ignorante? Qui la mène et où la mène-t-on? Elle tâtonne et voit à peine devant elle; son gouvernement y voit moins encore. Étrange spectacle! un myope conduit par un aveugle.

Cinquièmement, la servitude pesé comme un bât sur le peuple. Sous la domination turque, le laboureur ne s'appartenait pas; il était à un propriétaire. Il y avait un premier bétail, le troupeau; et un deuxième bétail, le paysan. Ainsi, la dépopulation partout, point de vraie culture, un sillon détesté du laboureur. La propriété et la liberté font aimer la terre à l'homme; la servitude la lui fait haïr. Le cœur se serre en étudiant cet état; qu'on l'examine en haut et qu'on le regarde en bas, les deux extrémités se ressemblent par la misère intellectuelle. Que peut devenir la sociabilité humaine entre un prince que le despotisme bébête, et un paysan que l'esclavage abrutit?

Sixièmement, l'abus des colonies militaires. Les janissaires étaient des colons soldats. C'est une erreur qu'avaient les Turcs de croire qu'on refait de la population de cette manière. Le procédé manque le but. Un village qui est un régiment n'est plus un village.

Un régiment est toujours coupé carrément ; un village doit choisir son lieu et y germer naturellement et y croître au soleil. Un village est un arbre, un régiment est une poutre. Pour faire le soldat on tue le paysan. Or, pour la vie intérieure et profonde des empires, mieux vaut un paysan qu'un soldat.

Septièmement, l'oppression des pays conquis ; une langue barbare imposée aux vaincus ; une noble nation, illustre, historique, grande dans les souvenirs et les sympathies de l'Europe, jadis libre, jadis républicaine, décimée, extirpée, livrée au sabre et au fouet, écrasée dans l'homme, dans la femme et jusque dans l'enfant ; déracinée de son propre sol, transplantée au loin, jetée au vent, foulée aux pieds. Ces voies de fait du peuple vainqueur sur le peuple vaincu sont accompagnées de cris d'horreur, et finissent par révolter toute la terre. Quand l'heure a enfin sonné, les peuples opprimés se lèvent, et le monde se lève de leur côté.

Huitièmement, la religion sans l'intelligence, la foi sans la réflexion, c'est à dire l'idolatrie ; un peuple dévot sans perception directe du beau, du juste et du vrai, qui n'a plus dans la tête que les deux yeux louches et faux de sa croyance, le fanatisme à travers lequel il voit l'homme, le fanatisme à travers lequel il voit Dieu.

Ainsi, un grand territoire mal lié, un gouvernement inintelligent, les conspirations de palais, l'abus des colonies militaires, la servitude du paysan, l'oppression féroce des pays conquis, le despotisme dans le prince, le fanatisme dans le peuple : voilà ce qui a perdu la Turquie. Oui, la Russie y songe.

Voici ce qui a perdu l'Espagne.

Premièrement, la manière dont le sol était possédé. En Espagne, tout ce qui n'appartenait pas au roi appartenait à l'Église ou à l'Aristocratie. Le clergé espagnol était, qu'on nous permette ce mot sévèrement évangélique, scandaleusement riche. L'archevêché de Tolède, du temps de Philippe III, avait deux cent mille ducats de rente, ce qui représente aujourd'hui environ cinq millions de francs. L'Abbesse de Las Huelgas de Burgos était dame de vingt quatre villes et de cinquante villages, et avait la collation de douze commanderies. Le clergé, sans compter les dîmes et les prébendes, possédait un tiers du sol ; la grandesse possédait le reste. Les domaines des grands d'Espagne étaient presque de petits royaumes. Les ducs de France étaient un duc et pair dans ses terres ; les grands d'Espagne étaient un grand dans ses états, en souverains. Les seigneurs Espagnols étaient les plus grands propriétaires

les plus grands cultivateurs, et les plus grands bergers du royaume. En 1617 le marquis de Tebraleon avait un troupeau de huit cent mille moutons. De la des provinces entières, la vieille Castille, par exemple, laissées en friche et abandonnées à la vaine pâture. Sans doute la petite propriété et la petite culture ont leurs inconvénients, mais elles ont d'innombrables avantages. Elles lient le peuple au sol indivisiblement par individu. Dans chaque sillon, pour ainsi dire, est scellé un anneau invisible qui attache le propriétaire à la société. L'homme aime la patrie, à travers le champ. Qu'on possède un coin de terre ou la moitié d'une province, on possède tout est dit, c'est là le grand fait. Or, quand l'Eglise et l'aristocratie possèdent tout, le peuple ne possède rien, il ne tient à rien. A la première secousse il laisse tomber l'état.

Deuxièmement, la profonde misère des classes inférieures. Quand tout est en haut, rien n'est en bas. Le champ était aux seigneurs, par conséquent le blé; par conséquent le pain. Ils vendaient le pain au peuple et le lui vendaient cher. Haute affreuse, que font toujours toutes les aristocraties. De là des famines factices. Au temps même de Charles Quint, dans les hivers rigoureux les pauvres mouraient de froid et de faim dans les rues de Madrid. Or, profonde misère, profonde rancune. La faim fait un trou dans le cœur du peuple et y met la haine. Au jour venu

toutes les poitrines s'ouvrent, et une révolution en sort.

En attendant que les révolutions éclatent, le vol s'organise. Les voleurs tenaient Madrid. Ailleurs, ils forment une bande; à Madrid ils formaient une corporation. Tout voyageur prudent capitulait avec eux, les comptait d'avance dans les frais de sa route et leur faisait leur part. Nul ne sortait de chez soi sans emporter la bourse des voleurs. Pendant la minorité de Charles II, sous le ministère du second don Juan d'Autriche, le corrégidor de Madrid adressait requête à la régente pour la supplier d'éloigner de la ville le régiment d'Aytona, dont les soldats, la nuit venue, aidaient les bandits à détrousser les bourgeois.

Troisièmement, la manière dont étaient possédés et administrés les pays conquis et les domaines d'outre mer. Il y avait pour tout le nouveau monde, que les deux gouverneurs, le vice roi du Perou et le vice roi du Mexique, et ces deux gouverneurs étaient en général mauvais. Représentants de l'Espagne, ils la calomniaient par leurs exactions et la rendaient odieuse. Ils ne montraient à ces peuples lointains que deux faces, la cupidité et la cruauté, pillant le bien et opprimant l'homme. Ils détruisaient les princes naturels du pays, et exterminaient les populations indigènes. Quant aux vice-royautés d'Europe, il y avait un proverbe italien. Le voici; il dit énergiquement ce que

que la domination Espagnole : l'officier de Sicile ronge, l'officier de Naples mange, l'officier de Milan dévore.

Quatrièmement l'intolérance religieuse. Nous parlerons peut être plus loin de l'inquisition. Disons seulement ici que les évêques avaient un poids immense en Espagne. Des classes entières de régnicoles, les hérétiques et les juifs, étaient hors la loi. Tout clergé pauvre est évangélique ; tout clergé riche est mondain, sensuel, politique, et par conséquent intolérant. La position est convoitée, il a besoin de se défendre, il lui faut une arme, l'intolérance en est une. Avec cette arme, il blesse la raison humaine et tue la loi divine . .

Cinquièmement, l'énormité de la dette publique. Si riche que fut l'Espagne, ses charges l'obéraient. Les gaspillages de la cour, les gros gages des dignitaires, les bénéfices ecclésiastiques, l'usure sans cesse agrandi de la misère populaire, la guerre des pays bas, les guerres d'Amérique et d'Asie, la cherté de la politique secrète, l'entretien des supports cachés qu'on avait partout, le travail souterrain de l'intrigue universelle qu'il fallait payer et soutenir dans le monde entier, ces mille causes épuisaient l'Espagne. Les coffres étaient toujours vides. On attendait la galion, et comme écrivait le maréchal de Tessé, si quelque tempête le fait périr ou si quelque ennemi

l'emporte, toute chose est au désespoir. Sous Philippe III, le Marquis de Spinola était obligé de payer de ses deniers l'armée des pays bas. Il y a deux siècles, l'Europe, sous le rapport financier, ressemblait à une famille mal administrée; les monarchies étaient l'enfant prodigue, les Républiques étaient l'usurier. C'est l'éternelle histoire du gentilhomme empruntant au marchand. Nous avons vu que la Suisse vendait des armées; la Hollande, Venise et Gênes, vendaient de l'argent. Ainsi un prince achetait aux treize Cantons une armée toute faite; les cantons livraient l'armée à jour fixe, Venise la payait; puis, quand il fallait rembourser Venise, le prince donnait une province, quelquefois, tout son état y passait. L'Espagne empruntait de tout côté et dérait partout. En 1600, le roi Catholique dérait à Gênes seulement, seize millions d'or.

Sixièmement, une nation voisine, une nation sœur, pour ainsi parler, ayant longtemps vécu à part, ayant eu ses princes et ses seigneurs particuliers, envahie un beau matin par surprise, presque par trahison, réunie violemment à la monarchie centrale, de royaume faite province et traitée en pays conquis.

Septièmement la nature de l'armement en Espagne. L'armement de terre était peu de chose comparé à l'armement de mer. La puissance Espagnole

reposait principalement sur la flotte. C'était dépendre d'un coup de vent. L'aventure de l'Armada, c'est l'histoire de l'Espagne. Un coup de vent, ~~comme~~ qu'on appelle trombe, comme en Europe, ou typhon comme en Chine, est de tous les temps. Malheur à la puissance sur laquelle le vent souffle!

Huitièmement, l'éparpillement du territoire. Les vastes possessions de l'Espagne, disséminées sur toutes les mers, et dans tous les coins de la terre, n'avaient aucune adhérence avec elle. Quelques unes, les Indes par exemple, étaient à quatre mille lieues d'elles, et comme nous l'avons dit, ne se liaient à la Métropole que par le sillage de ses vaisseaux. Or, qu'est ce que le sillage d'un vaisseau? Un fil. Et combien de temps croit-on que puisse tenir un monde attaché par un fil?

L'an passé nous trouvâmes dans je ne sais quelle poussière, un vieux livre que personne ne lit aujourd'hui — et que personne n'a lu peut être quand il a paru. C'est un in-quarto intitulé: Discours de la monarchie d'Espagne publié sans nom d'auteur, en 1617 à Paris, chez Pierre Chevalier rue Saint Jacques, à l'enseigne de Saint Pierre près les Mathurins. Nous ouvrîmes ce livre au hasard et nous tombâmes page 152 sur le passage que nous transcrivons textuellement: « Quelques uns tiennent

„ que cette monarchie ne peut estre de longue durée, à cause
„ que ses terres sont tellement séparées et éparses, et qu'il faut des
„ despences incroyables pour envoyer partout et des vaisseaux
„ et des hommes, et même que ceux qui sont natifs des païs es-
„ loignés, peuvent enfin entrer en considération du petit nombre des
„ Espagnols, prendre courage, et se liguer contre eux, et les chasser. »

C'est en 1617, à l'époque où l'Europe tremblait devant l'Espagne, à l'apogée de la Monarchie castillane, qu'un inconnu osait écrire et imprimer cette folle prophétie. Cette folle prophétie c'était l'avenir. Deux cents ans plus tard, elle s'accomplissait dans tous ses détails, et aujourd'hui chaque mot de l'anonyme de 1617 est devenu un fait : les terres éparses ont amené les dépenses incroyables, la métropole s'est épuisée en hommes et en vaisseaux, les natifs des pays éloignés sont entrés en considération du petit nombre des Espagnols, ont pris courage, se sont ligués contre eux, et les ont chassés. On pourrait dire que le messie Bolivar est ici prédit tout entier.

Il y a deux siècles, toute l'Amérique était un groupe de colonies ; aujourd'hui, réaction frappante, toute l'Amérique, au Brésil près, est un groupe de républiques.

Ainsi une riche aristocratie possédant le sol et vendant le pain au peuple ; un clergé opulent, prépondérant et fanatique, mettant hors la loi les classes entières —

de régnicoles ; l'intolérance épiscopale ; la misère du peuple ; l'énormité de la dette ; la mauvaise administration des vice rois lointains ; une nation sœur traitée en pays conquis ; la fragilité d'une puissante toute maritime assise sur la vague de l'océan ; la dissémination du territoire sur tous les points du globe ; le défaut d'adhérence des possessions avec la métropole ; la tendance des colonies à devenir nations : voilà ce qui a perdu l'Espagne. Quel Angleterre y songe.

Enfin, pour résumer ce qui est commun à l'empire Ottoman et à la monarchie espagnole, l'égoïsme, un égoïsme implacable et profond, — chose étrange, de l'égoïsme et point d'unité, une politique immorale, violente ici, fourbe là, trahissant les alliances pour servir les intérêts ; être, l'un, l'esprit militaire sans les qualités chevaleresques qui font du soldat l'appui de la sociabilité ; être, l'autre, l'esprit mercantile sans l'intelligente probité qui fait du marchand le bien des états ; représenter comme nous l'avons dit, le premier la barbarie ; le second la corruption ; en un mot être l'un, la guerre, l'autre le commerce, n'être ni l'un ni l'autre la civilisation : voilà ce qui a fait choir les deux colosses d'aujourd'hui.

Avis aux deux colosses d'aujourd'hui.

VI.

Avant d'aller plus loin, nous tenons à le besoin de déclarer que ceci n'est qu'une froide et grave étude de l'histoire. Celui qui écrit ces lignes comprend les haines de peuple à peuple, les antipathies de races, les aveuglements des nationalités; il les excuse, mais il ne les partage pas. Rien, dans ce qu'on vient de lire, rien dans ce qu'on va lire encore ne contient une réprobation qui puisse retomber sur les peuples mêmes, dont l'auteur parle. L'auteur blâme quelquefois les gouvernements, jamais les nations. En général les nations sont ce qu'elles doivent être; la racine du bien est en elles, Dieu la développe et lui fait porter fruit. Les quatre peuples mêmes dont on trace ici la peinture, rendront à la civilisation de notables services, le jour où ils accepteront comme leur but spécial le but commun de l'humanité. L'Espagne est illustre, l'Angleterre est grande; la Russie et la Turquie elle même renferment plusieurs des meilleurs germes de l'avenir.

Nous croyons encore devoir le déclarer dans la profonde indépendance de notre esprit, nous n'étendons pas jusqu'aux princes ce que nous disons des gouvernements. Rien n'est plus facile aujourd'hui que d'insulter les rois, l'insulte ~~ailleurs~~ aux rois est une flatterie adressée ailleurs. Or, flatter qui que ce soit de cette façon, en haut

ou en bas, c'est une idée que celui qui parle ici, n'a pas besoin d'éloigner de lui ; il se sent libre et il est libre, parce qu'il se reconnaît la force de tuer dans l'occasion quiconque lui semble coupable, fût-ce un roi. Il le dit donc hautement et en pleine conviction, jamais, et ceci prouve l'excellence de notre siècle, jamais en aucun temps, quelle que soit l'époque de l'histoire qu'on veuille confronter avec la nôtre, les princes et les peuples n'ont valu ce qu'ils valent maintenant.

Qu'on ne cherche donc dans l'examen historique auquel il se livre ici aucune application blessante ni pour l'honneur des royautés, ni pour la dignité des nations ; il n'y en a pas. C'est avant tout un travail philosophique et spéculatif. Ce sont des faits généraux, rien de plus ; ce sont des idées générales, rien de plus. L'auteur n'a aucun fiel dans l'âme. Il attend candidement l'avenir serein de l'humanité. Il a espoir dans les princes, il a foi dans les peuples.

VII.

Cela dit une fois pour toutes, continuons l'examen des ressemblances entre les deux empires qui ont alarmé le passé et les

— deux empires qui inquiètent le présent.

Première ressemblance. Il y a du Tartare dans le Turc, il y en a aussi dans le Russe. Le génie des peuples garde toujours quelque chose de sa source.

Les Turcs, fils des Tartares, sont des hommes du Nord, descendus à travers l'Asie, qui sont entrés en Europe par le midi.

Napoléon à Sainte Hélène a dit: Grattez le Russe, vous trouverez le Tartare. Ce qu'il a dit du Russe, on peut le dire du Turc.

L'homme du Nord proprement dit est toujours le même. — A de certaines époques climatériques et fatales, il descend du pôle et se fait voir aux nations méridionales; puis il s'en va, et il revient deux mille ans après, et l'histoire le retrouve tel qu'elle l'avait laissé.

Voici une peinture historique que nous avons sous les yeux en ce moment: « C'est là vraiment l'homme barbare.

« Ses membres trapus, son cou épais et court, je ne sais quoi

« de hideux qu'il a dans tout le corps, le font ressembler à un monstre

« à deux pieds ou à ces balustres taillés grossièrement en figures

« humaines qui soutiennent les rampes des escaliers. Il est tout

« à fait sauvage. Il se passe de tout quand il faut, même pour

« préparer sa nourriture. Il mange des racines et des viandes cuites

« ou plutôt pourries sous la selle de son cheval. Il n'entre sous un

« toit que lorsqu'il ne peut faire autrement. Il a horreur des

« maisons comme si c'étaient des tombeaux. Il va par sauts et

„par monts, il court devant lui, il sait depuis l'enfance sup-
„porter la faim, la soif et le froid. Il porte un gros bonnet de poil
„sur la tête, un justaucorps de laine sur le ventre, deux peaux de bouc
„sur les cuisses, sur le dos un manteau de peaux de rat, cousues
„ensemble. Il ne saurait combattre à pied. Ses jambes alour-
„dies par de grandes bottes ne peuvent marcher et le clouent à
„la selle, de sorte qu'il ne fait qu'un avec son cheval, lequel
„est agile et vigoureux, mais petit et laid. Il vit à cheval,
„il traite à cheval, il achète et vend à cheval, il boit et man-
„ge à cheval, il dort et rêve à cheval.

„Il ne labour point la terre, il ne cultive pas les champs,
„il ne sait ce que c'est qu'une charrue. Il erre toujours
„comme s'il cherchait une patrie ou un foyer. Si vous lui demandez
„d'où il est, il ne saura que répondre. Il est ici aujourd'hui, mais
„hier il était là, il a été élevé là-bas mais il est né plus loin.

„Quand la bataille commence il pousse un hurlement terri-
„ble, arrive, frappe, disparaît et revient comme ~~le~~ l'éclair.
„En un instant il emporte et pille le camp assailli. Il com-
„bat de près avec le sabre, et de loin avec une longue lance
„dont la pointe est artistement emmanchée.»

Ceci est l'homme du nord. Par qui a-t-il été esquissé, à quelle époque et d'après qui? Sans doute en 1814, par quelque rédacteur effrayé du <u>moniteur</u>, d'après le cosaque dans le temps où la France plaisait? Non, ce tableau a été fait d'après le Hun-

en 375 par Ammien Marcellin, et Jordanis, dans le temps où Rome tombait. Quinze cents ans se sont écoulés, la figure a reparu, le portrait existe encore.

Volons en passant que les Huns de 375, comme les Cosaques de 1814, venaient des frontières de la Chine.

L'homme du midi change, se transforme, et se dessèche, fleurit et fructifie, meurt et renaît comme la végétation; l'homme du nord est éternel comme la neige.

Deuxième ressemblance. En Russie, comme en Turquie, rien n'est définitivement acquis à personne, rien n'est tout à fait possédé, rien n'est nécessairement héréditaire. Le Russe comme le Turc peut, d'après la volonté ou le caprice d'en haut, perdre son emploi, son grade, son rang, sa liberté, son bien, sa noblesse, jusqu'à son nom. Tout est au monarque, comme dans de certaines théories plus folles encore que dangereuses, qu'on essayera vainement à l'esprit français, tout devrait à la communauté. Il importe de remarquer et nous livrons ce fait à la méditation des démocrates absolus, que le propre du despotisme, c'est de niveler. Le despotisme fait l'égalité sous lui. Plus le despotisme est complet, plus l'égalité est complète. En Russie, comme en Turquie, la rebellion exceptée, qui n'est pas un fait normal, il n'y a pas d'existence décidément et virtuellement résistante. Un prince Russe se brise comme un pacha, le prince comme

Un pacha peut devenir simple soldat, et n'être plus dans l'armée qu'un zéro dont un caporal est le chiffre. Un prince russe, le créé comme un pacha. Un porte balle devient Méhemet Ali; un garçon pâtissier devient Menschikoff. Cette égalité que nous constatons ici sans la juger, monte même jusqu'au trône, et toujours en Turquie, parfois en Russie, s'accouple à lui. Une esclave est sultane, une servante a été Czarine.

Le despotisme, comme la démagogie hait les supériorités sociales. Dans la guerre qu'il leur fait, il ne recule pas plus qu'elle devant les attentats qui décapitent la société elle même. Il n'y a pour lui d'hommes de génie; Thomas Morus ne pèse pas plus dans la balance de Henri Tudor que Bailly dans la balance de Marat. Il n'y a pour lui de têtes couronnées; Marie Stuart ne pèse pas plus dans la balance d'Elisabeth que Louis XVI dans la balance de Robespierre.

La première chose qui frappe quand on compare la Russie à la Turquie, c'est une ressemblance; la première chose qui frappe quand on compare l'Angleterre à l'Espagne, c'est une dissemblance. En Espagne, la royauté est absolue; en Angleterre elle est limitée.

En y réfléchissant on arrive à ce résultat singulier. Cette dissemblance engendre une ressemblance. L'excès du monarchisme produit, quant à l'autorité royale, et à ne la considérer que sous ce point de vue spécial, le même résultat que l'excès

du constitutionnalisme. Dans l'un et dans l'autre cas, le roi est annulé.

Le roi d'Angleterre, servi à genoux, est un roi nominal, le roi d'Espagne servi de même à genoux, est aussi un roi nominal. Tous deux sont impeccables. Chose remarquable, l'axiome fondamental de la monarchie la plus absolue est également l'axiome fondamental de la monarchie la plus constitutionnelle. En ley no cae, le roi ne tombe pas, dit la vieille loi Espagnole; The king can do no wrong, le roi ne peut faillir dit la vieille loi Anglaise. Quoi de plus frappant, quand on creuse l'histoire que de trouver, sous les faits en apparence les plus divers, le monarchisme pur et le constitutionnalisme rigoureux assis sur la même base et sortant de la même racine?

Le roi d'Espagne pourrait être sans inconvénient de même que le roi d'Angleterre, un enfant, un mineur, un ignorant, un idiot. Le parlement gouvernait pour l'un; le Despacho universal gouvernait pour l'autre. Le jour ou la nouvelle de la prise de Mons parvint à Madrid, Philippe IV se réjouit très fort en plaignant tout haut ce pauvre roi de France, ese pobrecito rey de Francia. Personne n'osa lui dire que c'était à lui, roi d'Espagne, que Mons appartenait. Spinola, investissant Breda, que les Hollandais défendaient admirablement, écrivit dans une longue lettre à Philippe III, le

détail des insondables impossibilités du siège ; Philippe III lui envoya sa lettre, après avoir seulement écrit en marge de sa main : Marquis, prends Breda, il faut tout ignorer ou tout vouloir, être Philippe III ou ~~tout vouloir~~ Bonaparte. — Voilà à quelle nullité pouvait tomber le roi d'Espagne, isolé qu'il était de toute pensée et de toute action par la forme même de son autorité. La grande charte isole le roi d'Angleterre à peu près de la même façon. L'Espagne a lutté contre Louis XIV avec un roi imbécile ; l'Angleterre a lutté contre Napoléon avec un roi fou.

Ceci ne prouve-t-il point que dans les deux cas — le roi est purement nominal ? — Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? C'est là encore un fait que nous constatons sans le juger.

Rien n'est moins libre qu'un roi d'Angleterre — si ce n'est un roi d'Espagne. A tous les deux on dit : — Vous pouvez tout à la condition de ne rien vouloir. Le parlement lie le premier, l'étiquette lie le second ; et ce sont là les ironies de l'histoire, ces deux entraves si différentes produisent dans de certains cas les mêmes effets. Quelquefois le parlement se révolte et tue le roi d'Angleterre. Parallélisme bizarre, mais incontestable, dans lequel l'échafaud de Charles 1er a pour pendant le brasier de Philippe III.

Un des résultats les plus considérables de cette

annulation de l'autorité royale par des causes pourtant presque opposées c'est que la loi salique devient inutile. En Espagne comme en Angleterre, les femmes peuvent régner.

Entre les deux peuples il existe encore plus d'un rapport qu'enseigne une comparaison attentive. En Angleterre comme en Espagne le fond du caractère national est fait d'orgueil et de patience. C'est là à tout prendre, et sauf les restrictions que nous indiquerons ailleurs, un admirable tempérament et qui pousse les peuples aux grandes choses. L'orgueil est vertu pour une nation; la patience est vertu pour l'individu.

Avec l'orgueil on domine, avec la patience on colonise. Or, que trouvez vous au fond de l'histoire d'Espagne comme au fond de l'histoire de la grande Bretagne? Dominer et coloniser.

Tout à l'heure nous tracions l'œil fixé sur l'histoire le tableau de l'infanterie castillane, qu'on le relise. C'est aussi le portrait de l'infanterie Anglaise.

Tout à l'heure nous indiquions quelques traits du clergé Espagnol. En Angleterre aussi il y a un archevêque de Tolède; il s'appelle l'Archevêque de Cantorbery.

Si l'on descend jusqu'aux moindres particularités on voit que pour ces petits détails impérieux de vie intérieure et matérielle qui sont comme la seconde nature des populations, les deux peuples, chose singulière, sont de la même

lacon tributaires de l'Océan. Le thé est pour l'Angleterre ce qui était pour l'Espagne le cacao : l'habitude de la nation ; et par conséquent, selon la conjoncture, une occasion d'alliance ou un cas de guerre.

Passons à un autre ordre d'idée :

Il y a eu et il y a encore chez certains peuples un dogme affreux, contraire au sentiment intérieur de la conscience humaine, contraire à la raison publique qui fait la vie même des états. C'est cette fatale aberration religieuse érigée en loi dans quelques pays, qui établit en principe et qui croit qu'en brûlant le corps on sauve l'âme, que les tortures de ce monde préservent une créature humaine des tortures de l'autre, que le ciel s'achète par la souffrance physique, et que Dieu n'est qu'un grand bourreau souriant, du haut de l'éternité de son enfer, à tous les hideux petits supplices que l'homme peut inventer. Si jamais dogme fut contraire au développement de la sociabilité humaine, c'est celui-là. C'est lui qui s'attèle à l'horrible chariot de Jaghernaut, c'est lui qui présidait il y a un siècle aux détonations annuelles de Dahomet. Quiconque sent et raisonne le repousse avec horreur. Les religions de l'Orient l'ont vainement transmis aux religions de l'Occident. Aucune philosophie ne l'a adopté. Depuis trois mille ans, sans attirer un seul penseur, la pâle clarté de ces doctrines sépulcrales rougit vaguement

le bas du porche monstrueux des théogonies de l'Inde, sombre et gigantesque édifice qui se perd à demi entrevu par l'humanité terrifiée dans les ténèbres du fond du mystère indéfini.

Cette doctrine a allumé en Europe au seizième siècle les bûchers des juifs et des hérétiques ; l'inquisition les dressait, l'Espagne les attisait. Cette doctrine allume encore de nos jours en Asie le bûcher des veuves ; l'Angleterre ne le dresse, ni ne l'attise, mais elle le regarde brûler.

Nous ne voulons pas tirer de ces rapprochements plus qu'il ne contiennent, il nous est impossible pourtant de ne pas remarquer qu'un peuple qui serait plainement dans la voie de civilisation ne pourrait tolérer, même par politique, ces lugubres, atroces et infâmes sottises. La France au seizième siècle a rejeté l'inquisition. Au dix neuvième si l'Inde était colonie Française, la France eut depuis longtemps éteint le suttée.

Puisqu'en notant çà et là les points de contact inaperçus, mais réels de l'Espagne et de l'Angleterre, nous avons parlé de la France, observons qu'on en retrouve jusque dans les évenements en apparence purement accidentels. L'Espagne avait eu la captivité de François 1er ; l'Angleterre a partagé cette gloire ou cette honte : Elle a eu la captivité de Napoléon.

Il est des choses caractéristiques et mémorables qui reviennent et se répètent, pour l'enseignement des esprits attentifs, dans les échos profonds de l'histoire. Le mot de Waterloo : La garde meurt et ne se rend pas, n'est que l'héroïque traduction du mot de Pavie : Tout est perdu fors l'honneur.

Enfin, outre les rapprochements directs, l'histoire révèle entre les quatre peuples qui font le sujet de cet paragraphe, je ne sais quels rapports étranges et, pour ainsi parler, diagonaux, qui semblent les lier mystérieusement, et qui indiquent au penseur une similitude secrète de conformation, et, par conséquent peut être de destination. Enregistrons-en ici deux seulement. Le premier va de l'Angleterre à la Turquie : Henri VIII tuait ses femmes comme Mahomet II. Le deuxième va de la Russie à l'Espagne : Pierre Ier a tué son fils comme Philippe II.

VIII.

La Russie a dévoré la Turquie.

L'Angleterre a dévoré l'Espagne.

C'est à notre sens, une dernière et définitive assimilation. Un état n'en dévore un autre qu'à la condition de le produire.

Il suffit de jeter les yeux sur deux cartes d'Europe dressées à cinquante ans d'intervalle, pour voir de quelle façon irrésistible, lente et fatale la frontière Moscovite envahit l'empire ottoman. C'est le sombre et formidable spectacle d'une immense marée qui tombe. A chaque instant et de toutes parts le flot gagne, la plage disparait. Le flot c'est la Russie; la plage c'est la Turquie. Quelquefois la lame reule, mais elle surgit de nouveau le moment d'après et cette fois il va plus loin. Une grande partie de la Turquie est déjà couverte, et on la distingue encore vaguement sous le débordement russe. Le 20 août 1828, une vague est allée jusqu'à Andrinople. Elle s'est retirée; mais lorsqu'elle reviendra, elle atteindra Constantinople.

Quant à l'Espagne, les dislocations de l'empire romain et de l'empire Carlovingien peuvent seules donner une idée de ce démembrement prodigieux. Sans compter le Milanez que l'autriche a pris, sans compter le Roussillon, la Franche Comté, les Ardennes, le Cambrésis et l'Artois, qui ont fait retour à la France, des morceaux de l'antique monarchie Espagnole il s'est formé en Europe, et encore laissons nous en dehors le royaume d'Espagne proprement dit, quatre royaumes: le Portugal, la Sardaigne, les deux Siciles la Belgique, en Asie une vice-royauté l'Inde, égale à un empire

et en Amérique neuf républiques : le Mexique, neuf le Guatémala, la Colombie, le Pérou, Bolivia, le Paraguay, l'Uruguay, la Plata et le chili. Soit par influence, soit par souveraineté directe, la grande Bretagne possède aujourd'hui la plus grande part de cet énorme héritage. Elle a à-peu près toutes les îles qu'avait l'Espagne et qui presque littéralement, étaient innombrables. Comme nous le disions en commençant, elle a dévoré l'Espagne, de même que l'Espagne avait dévoré le Portugal. Aujourd'hui en parcourant du regard les domaines britanniques, on ne voit que noms portugais et castillans. Gibraltar, Sierra Léone, la Ascension, Fernando Po, las Mascarenhas, el Cabo Delgado, el Cabo Gar Guardafu, Honduras, las Lucaïas, las Bermudas, la Barbada, la Trinidad, Tabago, Santa Margarita, la Granada, San Cristopro, Antigoa, Partout l'Espagne est visible, partout l'Espagne paraît. Même sous la pression de l'Angleterre, les fragments de l'empire de Charles Quint, n'ont pas encore perdu leur forme ; et qu'on nous passe cette comparaison qui rend notre pensée, on reconnaît toute la monarchie Espagnole dans les possessions de la grande Bretagne, Comme on retrouve un jaguar à demi digéré dans le ventre d'un boa.

IX.

Ainsi que nous l'avons indiqué sommairement dans le paragraphe V, les deux grands empires du dix septième siècle portaient dans leur constitution même, les causes de leur décadence. Mais ils vivaient momentanément d'une vie fébrile si formidable, qu'avant de mourir ils eussent pu étouffer la civilisation. Il fallait qu'un fait extérieur considérable, donnât aux causes de chute qui étaient en eux le temps de se développer. C'est fait que nous avons également signalé. C'est la résistance de l'Europe.

Au dix septième siècle, l'Europe gardienne de la civilisation, menacée au levant et au couchant a résisté à la Turquie et à l'Espagne. Au dix neuvième siècle, l'Europe, replacée par les combinaisons souveraines de la providence identiquement dans la même situation, doit résister à la Russie et à l'Angleterre.

Maintenant comment résistera-t-elle? Que reste-t-il, à ne l'envisager que sous ce point de vue spécial, de la vieille Europe qui a lutté, et où sont les points d'appui de l'Europe nouvelle?

La vieille Europe, cette citadelle que nous

avons taché de reconstruire par la pensée dans les pages où nous avons placé notre point de départ, est aujourd'hui à moitié démolie et trouée de toutes parts de brèches profondes.

Presque tous les petits états, duchés, républiques ou villes libres, qui contribuaient à la défense sont tombés.

La Hollande, trop de fois remaniée s'est amoindrie.

La Hongrie, devenue le pays de Galles, les Asturies ou le Dauphiné de l'Autriche, s'est effacée.

La Pologne a disparu.

Venise a disparu.

Gênes a disparu.

Malte a disparu.

Le Pape n'est plus que nominal. La foi catholique a perdu du terrain; perdre du terrain, c'est perdre des contribuables. Rome est appauvrie. Or, les états ne suffiraient pas pour lui donner une armée; elle n'a point d'argent pour en acheter une, et d'ailleurs nous ne sommes plus dans le siècle où l'on en rend. Comme prince temporel, le pape a disparu.

Que reste-t-il donc de tout ce vieux monde? Qui est-ce qui est encore debout en Europe? Deux nations seulement: la France et l'Allemagne.

Eh bien, cela pourrait suffire. La France et l'Allemagne sont essentiellement l'Europe.

l'Allemagne est le cœur, la France est la tête.

La France et l'Allemagne sont essentiellement la civilisation. L'Allemagne sent, la France pense.

Le sentiment et la pensée, c'est tout l'homme civilisé.

Il y a entre les deux peuples connexion intime, — consanguinéité incontestable. Ils sortent des mêmes — sources, ils ont lutté ensemble contre les Romains, ils sont frères dans le passé, frères dans le présent, frères — dans l'avenir.

Leur mode de formation a été semblable. Ils ne sont pas des insulaires, ils ne sont pas des insulaires, — ils ne sont pas des conquérants; ils sont les vrais — fils du sol Européen.

Le caractère sacré et profond de fils du sol leur est tellement inhérent, et se développe en eux si puissamment, qu'il a rendu longtemps impossible, même — malgré l'effort des années, et la prescription de l'antiquité, leur mélange avec tout peuple envahisseur, quel qu'il fut et de quelque part qu'il vînt. Sans — compter les Juifs, nation émigrante et non conquérante, qui est d'ailleurs dans l'exception partout, on peut citer par exemple des races Slaves qui habitent le sol allemand depuis dix siècles et qui n'étaient pas encore allemandes, il y a cent cinquante ans. Rien de plus frappant

à ce sujet que ce que raconte Collins. En 1697, il était à la cour de Brandebourg; l'électeur lui dit un jour:

« J'ai des Vandales dans mes états. Ils habitent les « côtes de la mer Baltique. Ils parlent esclavon, à cause de « l'esclavonie d'où ils sont venus jadis. Ce sont des gens « fourbes, infidèles, aimant le changement, séditieux; ils « ont nombre de bourgs de cinq et six cents pères de famille; « ils ont en secret un roi de leur nation, lequel porte sceptre « et couronne, et à qui ils payent chaque année un « esterin par tête. J'ai aperçu une fois ce roi qui était « un jeune homme bien dispos de corps et d'esprit; « comme je le considérais attentivement, un vieillard s'en « aperçut, entrevit ma pensée, et pour m'en détourner « il tomba à coups de bâton sur ce roi qui était son roi, « et le chassa comme un esclave. Ils ont l'esprit légers « et reculent quand on les approche, dans des bois et « des marais inaccessibles; c'est ce qui m'a empêché « d'ouvrir chez eux des écoles; mais j'ai fait traduire « dans leur langue la Bible, les Psaumes et le Catéchisme. « Ils ont des armes, mais secrètement. Une fois ayant « avec moi huit cents grenadiers, je me trouvai tout « à coup environné de quatre ou cinq mille Vandales; « mes huit cents grenadiers eurent grand peine à les « dissiper. » Après un moment de silence l'électeur

voyant Collios rêveur, ajouta cette parole remarquable : Collius — Vous êtes alchimiste. Il est impossible que vous fassiez de l'or avec du cuivre ; je vous défie de faire un prussien avec un vandale.

La fusion était difficile en effet ; pourtant ce qu'aucun alchimiste n'eût pu faire, la nationalité allemande, aidée par la grande charte du dix neuvième siècle, finira par l'accomplir.

A l'heure qu'il est, les mêmes phénomènes constituants se manifestent en Allemagne et en France. Ce que l'établissement des départements a fait pour la France, l'union des douanes l'fait pour l'Allemagne ; elle lui donne l'unité.

Il faut pour que l'univers soit en équilibre, qu'il y ait en Europe, comme la double clef de voûte du continent, deux grands états du Rhin, tous deux fécondés et étroitement unis par ce fleuve régénérateur ; l'un septentrional et oriental, l'Allemagne, s'appuyant à la Baltique, à l'Adriatique, et à la mer noire, avec la Suède, le Danemark, la ~~Suède~~ Grèce, et les principautés du Danube pour arcs boutants ; l'autre, méridional et occidental, la France, s'appuyant à la Méditerranée et à l'océan, avec l'Italie et l'Espagne pour contre forts.

Depuis mille ans, la même question s'est déjà présentée plusieurs fois en d'autres termes, et ce plan a déjà été essayé par trois grands princes.

D'abord par Charlemagne. Au huitième siècle,

ce n'étaient pas les Ouns et les Espagnols, ce n'étaient pas les Anglais et les Russes, c'étaient les Saxons et les Normands. Charlemagne construisit son état contre eux. L'Empire de Charlemagne est une première épreuve encore vague et confuse, mais pourtant reconnaissable, de l'Europe que nous venons d'esquisser, et qui sera un jour sans nul doute, l'Europe définitive.

Plus tard, par Louis XIV. Louis XIV voulut bâtir l'état méridional du Rhin tel que nous l'avons indiqué. Il mit sa famille en Espagne, en Italie et en Sicile, et y appuya la France. L'idée était neuve, mais la dynastie était usée; l'idée était grande, mais la dynastie était petite. Cette disproportion empêcha le succès.

L'œuvre était bonne, l'ouvrier était bon, l'outil était mauvais.

Enfin par Napoléon. Napoléon commença par réta blir lui aussi, l'état méridional du Rhin. Il installa sa famille, non seulement en Espagne, en Lombardie, en Etrurie et à Naples, mais encore dans le duché de Berg et en Hollande, afin d'avoir en bas toute la Méditerranée, et en haut tout le cours du Rhin jusqu'à l'océan. Puis, quand il eut refait ainsi ce qu'avait fait Louis XIV, il voulut refaire ce qu'avait fait Charlemagne. Il essaya de constituer l'Allemagne d'après la même pensée de la France. Il épousa l'Autriche, donna la Westphalie à son frère,

la Suède à Bernadote, et promit la Pologne à Poniatowski. C'est dans cette œuvre immense qu'il rencontra l'Angleterre, la Russie et la Providence, et qu'il se brisa. Les temps n'étaient pas encore venus. S'il eut réussi le groupe continental était formé.

Peut être faut il que l'œuvre de Charlemagne et de Napoléon, se refasse sans Napoléon et sans Charlemagne. Ces grands hommes ont peut être l'inconvénient de trop personnifier l'idée et d'inquiéter par leur entité, plutot Française que Germanique, la jalousie des nationalités. Il en peut résulter des méprises, et les peuples en viennent à s'imaginer qu'ils servent un homme et non une cause, l'ambition d'un seul, et non la civilisation de tous. Alors ils se détachent. C'est ce qui est arrivé en 1813. Il ne faut pas que ce soit Charlemagne ou Bonaparte qui se défende contre les ennemis de l'Orient ou les ennemis de l'occident ; il faut que ce soit l'Europe. Quand l'Europe centrale sera constituée, et elle le sera un jour, l'interêt de tous sera évident ; la France adossée à l'Allemagne, fera front à l'Angleterre, qui est, comme nous l'avons déjà dit, l'esprit de commerce, et la rejettera dans l'océan ; l'Allemagne, adossée à la France, fera front à la Russie, qui, nous l'avons dit de même, est l'esprit de conquête, et la rejettera dans l'Asie.

Le Commerce est à sa place dans l'océan.

Quant à l'esprit de conquête qui a la guerre pour instrument il retrempe et ressuscite les populations mortes, et tue les civilisations vivantes. La guerre est pour les unes, la renaissance, pour les autres la fin. L'Asie en a besoin, l'Europe, non.

La civilisation admet l'esprit militaire et l'esprit commercial, mais elle ne s'en compose pas uniquement. — Elle les combine dans une juste proportion avec les autres éléments humains. Elle corrige l'esprit guerrier par la socialité, et l'esprit marchand par le désintéressement. S'enrichir, n'est pas son objet exclusif; s'agrandir n'est pas son ambition suprême. Eclairer pour améliorer, voilà son but; et à travers les passions, les préjugés, les illusions, les terreurs et les folies des peuples et des hommes — elle fait le jour par le rayonnement calme et majestueux de la pensée.

Résumons. L'union de Charlemagne et de la France, ce serait le frein de l'Angleterre et de la Russie, le salut de l'Europe, la paix du monde.

X.

C'est ce que la politique Anglaise et la politique Russe, maîtresses du congrès de Vienne, ont compris en 1815.

Il y avait alors rupture de fait entre la France et l'Allemagne. Les causes de cette rupture valent la peine d'être rappelées en peu de mots.

Le Czar, par enthousiasme pour Bonaparte, avait été un moment Français ; mais voyant Napoléon édifier le noyau de l'Europe contre la Russie, il était redevenu Russe. Et, quelle que put être son amitié d'homme privé pour Alexandre, Napoléon, en fortifiant l'Europe contre les Russes ne méritait aucun blâme. Il est aussi impossible aux Charlemagne et aux Napoléon de ne pas construire leur Europe d'une certaine façon, qu'au castor de ne pas bâtir sa hutte selon une certaine forme et contre un certain vent. Quand il s'agit de la conservation et de la propagation, ces deux grandes lois naturelles, le génie a son instinct aussi sûr, aussi fatal, aussi étranger à tout ce qui n'est pas le but, que l'instinct de la brute. Il le suit, laissez le faire, et, dans le castor comme dans l'empereur admirez Dieu.

L'Angleterre, elle, n'avait même pas eu le moment d'illusion d'Alexandre. La paix d'Amiens avait duré le temps d'un éclair ; Pitt tout au plus avait été fasciné par Bonaparte. L'Europe de Napoléon était haïe également et surtout contre elle, aussi pour s'allier à l'Angleterre, le Czar n'eut qu'à prendre sa main qui était tendue vers lui depuis longtemps.

On sait les événements de 1812. L'Empereur Napoléon s'appuyait sur l'Allemagne comme sur la France; mais harcelé de toutes parts, haï et trahi par les rois de vieille souche, piqué par la nuée des pamphlets de Londres — comme le taureau par un essaim de frelons, gêné dans ses moyens d'action, troublé dans son opération colossale et délicate, il avait fait deux grandes fautes, l'une au midi, l'autre au nord; il avait froissé l'Espagne et blessé la Prusse. Il s'ensuivit une réaction terrible et juste sous quelques rapports. Comme l'Espagne, la Prusse se souleva: l'Allemagne trembla sous les pieds de l'Empereur. Cherchant du talon son point d'appui, il recula jusqu'en France, où il retrouva la terre ferme. Là, durant trois grands mois, il lutta comme un géant corps à corps avec l'Europe. Mais le duel était inégal; ainsi que dans les combats d'Homère, l'Océan et l'Asie secouaient l'Europe. L'océan vomissait les Anglais, l'Asie vomissait les Cosaques. L'Empereur tomba; la France se voila la tête; mais avant de fermer les yeux, à l'avant garde des hordes russes, elle reconnut l'Allemagne.

De là une rupture entre les deux peuples. L'Allemagne avait sa rancune, la France eut sa colère.

Mais chez des nations généreuses, sœurs par le sang et par la pensée, les rancunes passent, les colères tombent;

Le grand malentendu de 1813 devait finir par s'éclaircir. L'Allemagne, héroïque dans la guerre, redevient rêveuse à la paix. Tout ce qui est illustre, tout ce qui est sublime, même hors de sa frontière, plaît à son enthousiasme sérieux et désintéressé. Quand son ennemi est digne d'elle, elle combat tant qu'il est debout; elle l'honore dès qu'il est tombé. Napoléon était trop grand pour qu'elle n'en vînt pas à l'admirer. Et pour la France, à qui Sainte Hélène a serré le cœur, qui conque admire et aime l'empereur est Français. Les deux nations étaient donc irrésistiblement amenées dans un temps donné à s'entendre et à se réconcilier.

L'Angleterre et la Russie prévirent cet avenir inévitable; et pour l'empêcher, peu rassurées par la chute de l'Empereur, motif momentané de rupture, elles créèrent entre la France et l'Allemagne un motif permanent de haine.

Elles fixèrent la France et donnèrent à l'Allemagne la rive gauche du Rhin.

Pr. St.
Bibliothek
Berlin.